

## Science et scientificité sur l'objet littéraire (1969)

*La relecture de cette conférence provoque en moi des sentiments mêlés. Une certaine irritation, comme devant les textes précédents<sup>1</sup> mais peut-être plus encore, tant la polémique prend ici le ton de l'arrogance. De la surprise, à l'égard du style, tout de même assez enlevé. La conviction que cette séance, cet écrit même, ont eu quelques conséquences pour l'itinéraire qui a suivi. Enfin, la perception du début d'un basculement – déjà... à moins de vingt-trois ans... – dont le mouvement s'est poursuivi pendant une longue période, et qui exprime quelque chose comme un changement d'époque.*

*À la fin de l'été 1968, pendant lequel je venais de rédiger mon mémoire de maîtrise sur Bernanos<sup>2</sup>, j'ai échoué aux épreuves<sup>3</sup> du Capes de Lettres modernes, concours de recrutement de professeurs du second degré dont le calendrier, si je me souviens bien, avait été repoussé du fait des agitations du printemps. Je n'ai pas été trop ébranlé par cet échec, parce qu'en cette période de durs affrontements intellectuels et politiques, le jury parisien était réputé pour son conservatisme littéraire, alors que j'adhérais de tout cœur au modernisme critique de Barthes et de l'analyse structurale – la confrontation, comme prévu, s'étant révélée sans espoir. Toutefois, ayant bénéficié depuis quatre ans du statut d'élève-professeur, je devais assumer l'engagement d'enseigner dans l'Éducation nationale. J'ai donc sollicité un poste de « maître-auxiliaire » (enseignant non-titulaire) dans un établissement de second degré, et reçu ma nomination au Collège Victor Hugo de Colmar. J'avais demandé des postes éloignés de ce Midi où je vivais depuis mon retour d'Algérie en 1961. Envie de dépaysement, et lassitude à l'égard d'un environnement où j'avais acquis une petite notoriété locale<sup>4</sup>, dont je me sentais captif. J'avais sollicité l'Alsace, ou la Bretagne – régions les plus éloignées de la Méditerranée, et marquées par une personnalité culturelle forte, aussi différente que possible, selon mon souhait, de mon Oranie natale comme de ma Provence d'adoption. J'ai été comblé. L'Alsace est devenue une part essentielle de mon histoire,*

---

<sup>1</sup> Cf. sur ce site « <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/ecrits-theoriques-de-jeunesse/> ».

<sup>2</sup> Cf. sur ce site « <http://denisguenoun.org/2020/08/16/bernanos-en-1968/> ».

<sup>3</sup> Seulement orales. Les « élèves-professeurs » (qui suivaient le cursus des « IPES ») étaient dispensés de l'écrit.

<sup>4</sup> Comme militant du parti communiste.

*personnelle et partagée. J'y ai vécu à trois reprises, égrenées sur trois décennies, et lui demeure profondément attaché<sup>5</sup>.*

*La rentrée, si je me souviens bien, devait avoir lieu le lundi 23 septembre. J'ai pris un rendez-vous par téléphone avec le principal<sup>6</sup> pour le samedi matin, sauf erreur, et suis arrivé à la gare de Colmar en début de matinée. J'ai eu la plus grande peine à trouver un café : non que la ville en manquât, mais je ne savais pas les voir, tant ces salles fermées occupées par des tables couvertes de nappes rouges me semblaient différer de ce qu'était pour moi un bar. Grâce à une enseigne, j'ai fini par entrer dans un établissement situé sur la place de l'Ancienne Douane ou Koifhus, en y commandant un café et un sandwich, avec la surprise de voir arriver sur une assiette trois énormes tranches de pain, larges et blanches, dont débordaient de vastes lamelles de jambon. J'avais un peu de mal à me faire comprendre, et à comprendre : nos langues françaises étaient très différemment accentuées. En quête d'un couchage, j'ai demandé conseil au patron du lieu, et me suis vu dirigé vers l'hôtel « À la ville de Nancy », dont je vois sur un plan qu'il semble exister encore, rue Vauban<sup>7</sup>. À l'heure dite, j'étais face au principal, qui me remettait mon emploi du temps et deux manuels, pour m'introduire à mes responsabilités de professeur de français devant deux classes de cinquième et de sixième. Cela fut un choc énorme. La splendeur et l'étrangeté de l'Alsace, l'émerveillement devant la joie, la vitalité, l'ouverture et l'affection des enfants, et quelques amitiés nouées pour la vie, firent de cette année 1968-69 une des plus belles de mon existence. Il me faudrait savoir la raconter, en tirer les leçons, en mesurer les conséquences. Ce n'est pas l'objet de ces pages. Un de mes collègues, professeur d'histoire, Léon Strauss, flairant mes intérêts, eut assez vite l'idée de m'inviter à un repas chez lui et son épouse Françoise, pour me faire rencontrer une jeune et brillante professeure de lettres classiques du lycée voisin, qui s'appelait Claire Nancy. Le déjeuner fut passionné. Entre mille questions de littérature et de philosophie, le nom de Derrida vint vite sur la table, comme repère majeur. Claire, qui allait devenir l'amie très chère qu'elle est restée, m'a dit : il faut que vous veniez à la maison, pour rencontrer mon mari. C'est*

---

<sup>5</sup> Peu après la rentrée, j'ai reçu une seconde nomination, au Lycée Jean Perrin de Marseille, qui aurait dû me paraître une aubaine si j'avais voulu protéger mon environnement sudiste. Il n'en a pas été question.

<sup>6</sup> Avec regret, je ne retrouve plus le nom de cet homme très estimable, dont l'accueil tout au long de l'année a été généreux.

<sup>7</sup> Après quelques soirs, j'ai expérimenté dans un lit très fruste mon premier contact avec des puces. Cela a dû changer aussi.

*ainsi que j'ai fait bientôt la connaissance de Jean-Luc Nancy, jeune assistant de philosophie qui venait de prendre ses fonctions à l'université de Strasbourg, et habitait à Colmar avec son épouse et ses deux fillettes, Anne, trois ou quatre ans, et Geneviève, quelques mois à peine si je ne dis pas de bêtise. Je rappelle tout cela de mémoire, mais le souvenir est vif.*

*Beaucoup de choses me rapprochaient de Claire et Jean-Luc : les intérêts théoriques, des goûts en arts, la passion qui soulevait la période, le bouleversement des mois de mai et juin dont on commençait à peine de sentir les effets – sans en mesurer la portée (évaluation qui à mes yeux n'est pas encore vraiment faite). Avec quelques écarts : ils étaient de provenance catholique, et moi membre du parti communiste. La discussion était incessante, furieusement amicale. Nous nous voyions très souvent<sup>8</sup>. Il n'a pas fallu quelques semaines pour que s'ensuive, chez eux, la rencontre d'un couple d'amis qui vivaient à Strasbourg : Philippe (collègue de Jean-Luc à l'université) et Francine Lacoue-Labarthe. La jonction, quoiqu'un peu décalée, ne fut pas moins forte, ni moins durable – les chemins de vie se sont disjoints pour Francine, mais avec Philippe l'amitié sans faille a tenu jusqu'à sa mort en 2007. Nous n'avons cessé de nous voir, de nous parler, de nous lire. Philippe a été le directeur de la thèse que j'ai soutenue en 1994<sup>9</sup>, et président du jury de mon habilitation à diriger des recherches en 1997<sup>10</sup>. Et beaucoup d'autres choses.*

*Dans ces journées de l'automne 1968, nos conversations se nourrissaient d'intenses questionnements intellectuels. J'ai souhaité faire lire à Jean-Luc l'article qui venait de paraître dans la revue communiste La Pensée sous le titre : « Sur les tâches de la critique »<sup>11</sup>. N'ayant ni leur agrégation ni leur position universitaire, j'étais fier de montrer à Jean-Luc et Philippe qu'à vingt-deux ans, j'étais publié dans une revue prestigieuse. Jean-Luc a lu le texte, et son jugement est tombé, après quelques jours, dans sa manière tranchante : « ça ne va pas du tout ». Formule dont il usait à l'époque, façon de dire je ne suis pas d'accord, je désapprouve. Et plus encore – puisque sans la subjectivité du je – ce n'est pas bien, c'est faux. Il s'est expliqué d'une phrase, incomplète : « cette valeur de la scientificité... » Ou quelque chose comme cela – mais le mot « scientificité » y était, c'est sûr, et la dépréciation. L'article portait sur un espoir de rénovation*

<sup>8</sup> Cf. J.-Luc Nancy, « Un autre sémite », in *Avec Denis Guénoun*, Éditions Metispresses (Genève) 2020.

<sup>9</sup> Publiée en deux volumes distincts, *Hypothèses sur l'Europe* (2000) et *L'Enlèvement de la politique* (2002), aux éditions Circé.

<sup>10</sup> Cf. *Relation (Entre théâtre et philosophie)*, Les Cahiers de l'Égaré, 1997.

<sup>11</sup> Cf. sur ce site « <http://denisguenoun.org/2020/06/05/la-pensee-juin-1968/> ».

*scientifique des méthodes de la critique littéraire, dans un croisement de méthodologie structurale et d'influence d'Althusser. La remarque m'a atteint de plein fouet. J'ai senti sur le champ qu'elle en appelait à la critique par Derrida du modèle linguistique, du structuralisme, et de leur héritage « métaphysique ».*

*Pendant cette période, Nancy et Lacoue-Labarthe mettaient sur pied un séminaire de recherche à l'université de Strasbourg, grâce au soutien de Lucien Braun. Ce programme, intitulé Séminaire de Théorie de la Littérature, devait tenir des séances mensuelles à partir de l'hiver, et les initiateurs m'ont fait l'honneur de m'inviter à prononcer le premier exposé, qui a eu lieu le 13 février 1969. L'ensemble de ces interventions a fait l'objet d'un numéro du Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, daté de décembre 1969<sup>12</sup>. C'est à partir de cette publication que je reproduis le texte qu'on va pouvoir lire ci-dessous.*

\*

*C'est évidemment une réponse à la condamnation de Nancy, en référence à notre ancrage commun dans les lectures de Derrida. Après cinq décennies, j'y trouve des points fermes et d'autres chancelants. La fermeté, au début du texte, me semble tenir surtout à l'interrogation sur le sens du recours au modèle scientifique. Je trouve pertinent d'y voir, historiquement, le principal outil de contestation d'une expressivité et d'une auto-référentialité du sujet, psychologique ou transcendantal. Pour le reste, ce qui m'impressionne aujourd'hui est surtout la perception d'un basculement qui s'amorce, dont l'accentuation est appelée à se faire beaucoup sentir. On voit naître dans ces pages une invalidation de l'équipement conceptuel principal avec lequel (comme beaucoup d'autres) j'avais abordé l'époque – et qui avait soutenu notre force critique envers les dominations intellectuelles, culturelles et politiques du passé. Nous étions nourris d'une certaine compréhension du marxisme, appuyé sur une foi en la valeur de la vérité, de la connaissance adéquate, du progrès de la compréhension humaine de l'univers et de l'histoire, qui soutenaient l'aspiration à une réorganisation radicale de la régie des rapports humains. Tout ceci*

---

<sup>12</sup> *Théorie de la Littérature*, Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 48<sup>ème</sup> année n° 3, décembre 1969, contenant les textes de Denis Guénoun, Françoise Dastur, Yves Delègue, Jean Paire, Jean Deurbergue, Jean-Luc Nancy (« Commentaire »), et Philippe Lacoue-Labarthe (« La Fable »). Ce cycle de conférences constituait comme une préfiguration du groupe que Nancy et Lacoue-Labarthe animèrent ensuite durant plusieurs années : le Groupe de Recherches sur les Théories du Signe et du Texte (GRTST). Cf. sur ce site « <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/autres-ecrits/strasbourg-1975-une-intervention/> ».

*commençait d'être soumis à une délégitimation qui n'allait cesser de gagner du terrain.*

*À l'époque, la mise en cause nous paraissait étendre la démarche critique héritée des Lumières et prolongées par le marxisme. Même lorsque la critique se retournait contre les Lumières et contre le marxisme, afin de débusquer leur dépendance inconsciente à l'égard de schémas de pensée qu'ils voulaient suspecter, et que souvent ils reproduisaient en les combattant. Mais ce mouvement, légitime dans son inspiration et son principe, a eu des effets que nous n'attendions pas : aboutissant plus tard à déséquiper, à dévitaliser le mouvement critique lui-même. Je ne prétends pas que cet épisode soit à regretter, ni qu'il faille souhaiter un retour à une étape antérieure. Dans ce cas comme en général, l'histoire ne peut ni ne doit être annulée : elle doit être comprise, et critiquée à son tour. Le temps me semble désormais venu de faire la critique de cette critique coupée de ses sources, qui n'a pas manqué de virer au découragement, au désespoir intellectuel, au nihilisme – et du coup, pour certains qui prétendaient y résister, à des propositions ouvertement réactionnaires.*

*Pendant longtemps, j'ai cru que ce glissement et cette désorientation dataient du milieu des années soixante-dix – j'y reviendrai<sup>13</sup>. Je vois aujourd'hui que les sources apparaissent dès ce texte-ci : c'est-à-dire, dès l'automne qui a suivi le printemps 68. La fin de ce que nous appelions encore « mai-juin »<sup>14</sup> avait pris la forme d'un cinglant échec, politique au moins, où nous n'avions voulu diagnostiquer qu'une halte très provisoire. L'été 68 avait été marqué par l'entrée des troupes de l'URSS et de ses alliés en Tchécoslovaquie, pour écraser l'éclosion du « printemps de Prague ». Mais tout ceci n'émoussait que provisoirement nos espoirs – selon nos impressions du moment. C'était dur, et grave, mais ne pouvait être que temporaire. Le mouvement historique ascensionnel allait reprendre le dessus. Or, ce qui m'apparaît désormais, c'est que sur le plan intellectuel, et culturel aussi<sup>15</sup>, le grand renversement était engagé. La face négatrice de la critique recouvrait et faisait disparaître sa face affirmative. Le négativisme, le nihilisme allaient être les prix payés à cette critique qui ne savait plus faire la critique de sa raison, et de sa déraison<sup>16</sup>. Et, du coup, le mouvement critique préparait, sans le savoir, les voies de la restauration, rétrograde, réactionnaire, anti-critique dont nous voyons aujourd'hui les effets, lorsque*

---

<sup>13</sup> Cf. lien ci-dessus note 12.

<sup>14</sup> Cf. *Mai, juin, juillet (Dans les théâtres de 1968)*, éd. Les Solitaires intempestifs, 2012.

<sup>15</sup> Cf. *Matthieu*, éd. Labor et Fides, 2021.

<sup>16</sup> Cf. D. G. *Après la révolution*, Belin 2003, désormais accessible sur ce site par le lien <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/autres-ecrits/strasbourg-1975-une-intervention/>.

*l'espoir d'« en finir avec 68<sup>17</sup> », prolongeait celui d'« en finir avec la révolution française<sup>18</sup> ». Ce qui, pour le dire autrement, n'était pas sans rapport avec le programme brossé par Foucault dans un de ses entretiens : « Comment se débarrasser du marxisme<sup>19</sup> ». Ce n'était ni le souhait, ni l'intention des meilleurs esprits du temps : ni Derrida, ni Deleuze n'ont jamais cédé à cette frénésie liquidatrice. Mais les digues étaient fragiles – et nous n'aurions bientôt plus que très peu d'instruments (à peine quelque chose comme un instinct) pour pouvoir tenir contre l'esprit de restauration généralisée qui a suivi, logiquement, cette avalanche de braderies.*

\*

*Outre l'échange qu'il a occasionné avec Nancy et Lacoue-Labarthe, le texte qu'on va pouvoir lire ci-dessous m'a valu de nouer deux relations qui ont, très différemment l'une de l'autre, beaucoup marqué pour moi cette période, et ses suites.*

*Au tout début de l'année scolaire 1968-1969, j'ai souhaité m'inscrire en « thèse de troisième cycle », et j'ai sollicité pour cela la direction de Roland Barthes à l'École des Hautes Études. Je retrouve, dans mes papiers, une lettre datée du « 5 oct 68 »<sup>20</sup>, où il s'adresse à moi comme « Cher Monsieur », et m'indique : « je vous remercie – plus rapidement que je ne voudrais – pour votre lettre et vos textes<sup>21</sup> qui m'ont très vivement intéressé – vous vous en doutez. J'aimerais beaucoup parler de tout cela avec vous et de toutes manières, dès que vous viendrez à Paris, je vous prie de bien vouloir me faire signe. » Il me fait connaître aussi son « accord sur le principe de vous prendre dans ma direction d'études (Votre sujet sur Diderot me paraît le plus retors ; celui sur Bataille le plus urgent, car nous n'avons aucune analyse véritable d'un texte moderne, celui sur la publicité le plus rentable, car s'accordant à une sociologie reconnue ; à vous de choisir entre ces avantages, qui montrent que vos sujets me paraissent bons). », et poursuit en évoquant un « problème administratif », car*

<sup>17</sup> On se souvient que ce fut un slogan de Nicolas Sarkozy.

<sup>18</sup> Page-titre d'un numéro du *Figaro Magazine*, en 1986 sauf erreur.

<sup>19</sup> *Dits et écrits*, tome III (entretien avec R. Yoshimoto, avril 1978), pp. 302-328.

<sup>20</sup> Dans les transcriptions ci-dessous, pour cette carte et les suivantes, je respecte scrupuleusement la ponctuation, l'orthographe, les accents, etc. Cette lettre est manuscrite, à l'encre bleu foncé, sur papier de format A 5 recto-verso orienté « paysage », avec un en-tête imprimé en haut à gauche : MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE / ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES / Sciences Économiques et Sociales / SORBONNE

<sup>21</sup> Sans doute l'article dans *La Pensée* (ci-dessus note 11) et la communication au colloque de Cluny, pas encore parue me semble-t-il, dont j'ai dû lui envoyer une copie dactylographiée. Pour ce dernier texte, cf. sur ce site « <http://denisguenoun.org/2020/06/15/printemps-1968-suite/> ».

« *l'Ecole est en train de resserrer<sup>22</sup> ses contraintes ; pour y préparer un 3<sup>e</sup> Cycle, il faudra désormais, non seulement y être inscrit, comme avant, mais être assidu toute l'année à un séminaire : le pourrez-vous ? (Je pense que le mien aura lieu comme avant le Jeudi après midi). » Il ajoute : Tenez moi au courant de votre projet ; il faudrait que je puisse vous inscrire avant le 10 nov – et donc me<sup>23</sup> voir une fois avant cette date. », avant de conclure par un « *Bien cordialement à vous RBarthes* », suivi de la mention de son adresse personnelle, que je découvre alors : « 11 rue Servandoni Paris 6<sup>o</sup> ». J'étais extrêmement heureux de cette réponse, et le lui ai sans doute fait savoir sans tarder, puisque je retrouve une autre feuille, sur le même papier, datée du « 13 oct 68 » où il me dit « *Merci de votre lettre et d'accord en principe sur Bataille. – Ne tardez pas trop à vous inscrire à l'Ecole (et par conséquent, préalablement, à me voir) car il y a cette année des dispositions nouvelles qui alourdissent les démarches. Téléphonez moi pour un rendez vous.* », suivi de la mention « *Cordialement à vous RBarthes* » et de l'adresse rue Servandoni.*

J'avais donc choisi Bataille. Avant de relire ces feuillets pour cette présentation-ci, il ne me restait aucun souvenir de ces hypothèses de recherche, qui n'ont pas eu de suite. Mon intérêt pour Diderot a reparu bien plus tard<sup>24</sup>. Le sujet sur la publicité n'a pas laissé de traces visibles. Quant à Bataille, je m'en suis beaucoup éloigné et ne lui ai jamais consacré aucun travail. C'est dire que cette thèse n'a jamais vu le jour<sup>25</sup>. Un peu plus tard, sur un feuillet semblable, non daté, Barthes m'invite à venir au séminaire « *Jeudi prochain, pour au moins signer le cahier* », en m'indiquant en note de bas de page : « \*16h<sup>30</sup> – 17<sup>h</sup>. 44 rue de Rennes. » La signature est précédée d'un « *Bien à vous* ». Je ne sais pas si ce courrier est venu avant ou après notre rencontre, qui a eu lieu au café Bonaparte (donc tout près du lieu du séminaire, qu'on appelait le 44) – était-ce ce « *jeudi* » avant une

---

<sup>22</sup> Sic.

<sup>23</sup> Sic.

<sup>24</sup> Cf. *Le Théâtre est-il nécessaire ?*, éd. Circé, 1997. Ou encore (entre autres), sur ce site : « <http://denisguenoun.org/2021/12/01/diderot-a-ferney/> ».

<sup>25</sup> Je me suis à nouveau inscrit, pour une thèse de doctorat « nouveau régime » en 1987, sous la direction de Michel Corvin à Paris III-Sorbonne nouvelle. Il m'avait dit sa conviction que je n'arriverais pas à mener ce travail à son terme, puisque je venais d'être nommé directeur d'un Centre dramatique national (à Reims). J'avais contesté cette prévision, et la suite lui a donné raison. Ma troisième tentative a été la bonne : en 1991, j'ai entamé un doctorat de philosophie sous la direction de Philippe Lacoue-Labarthe à l'Université de Strasbourg, que j'ai soutenu en 1994 et qui a donné lieu à deux publications reprenant deux parties de la thèse : *Hypothèses sur l'Europe* (Circé 2000, trad. angl. Stanford University Press 2013) et *L'Enlèvement de la politique* (Circé 2002).

*séance ? Ou un autre jour ? À moins que ce fût un peu plus tard, après cette seule participation au séminaire, où je me rappelle maintenant être allé vers le bureau après son exposé pour le saluer. Donc sans doute pas ce jour-là. En tout cas je ne me souviens d'être venu qu'une fois, où dans un salle totalement bondée et enfumée Barthes parlait de ce qui allait devenir le Système de la mode. Quant à notre rencontre au bistrot, elle fut simple, chaleureuse, presque amicale. Je me sentais spontanément à l'aise, à la fois sur le plan intellectuel (Barthes me manifestait une certaine estime) et sur le plan humain. Il était souriant et paraissait détendu<sup>26</sup>. Toujours est-il que le courrier suivant, dont j'ai toujours gardé en revanche un vif souvenir, est daté du 28 mars 1969 et rédigé sur le même papier à en-tête, avec la même écriture et encore à l'encre bleue, un peu plus claire. En voici le contenu :*

Mon cher Guénoun,

J'ai été très passionné, très concerné, vous vous en doutez, par votre texte sur la scientificité ; mais ce qui est peut-être encore mieux, vous m'avez appris des choses et vous avez modifié – bousculé ? – mon petit paysage intellectuel ; peut-être ai je<sup>27</sup> même fini par consommer votre texte<sup>28</sup> pour son emportement, sa pulsion morale, sa façon qu'il a<sup>29</sup> de brûler très rapidement l'herbe derrière ses pas ; on dirait que vous déplacez la transgression non vers l'ailleurs mais vers un *avant / après* ; je le répète, vous êtes *emporté*.<sup>30</sup> Je connais bien cela pour moi-même, mais sans doute avec moins d'énergie que vous. Je serai heureux de reparler de tout cela avec vous.

Bien amicalement

Roland Barthes

*Plusieurs signes me semblent indiquer que ce courrier est postérieur à notre rencontre : la date bien sûr, mais aussi le changement de l'intitulé initial (« Mon cher Guénoun », le nom ayant en outre récupéré son accent), l'indication « reparler de tout cela avec vous », qui indique que nous nous sommes déjà parlé, la formule « bien amicalement » qui manifeste une plus*

---

<sup>26</sup> Je retrouve dans le même ensemble un courrier photocopie de l'École, signé de « L. Velay, directeur d'études » et daté du 26 février 1969, qui me signifie l'acceptation de ma demande et m'indique quelques formalités à accomplir. L'intitulé me rappelle que l'École est encore, à cette date, la VI<sup>ème</sup> section, Sciences économiques et sociales, de l'École pratique des hautes études.

<sup>27</sup> Comme plus haut, je respecte exactement les graphies.

<sup>28</sup> Passage au verso.

<sup>29</sup> Sic.

<sup>30</sup> Barthes souligne.

*proche connaissance que dans les précédents messages, et même le prénom Roland de la signature qui a remplacé le R.*

*Je lui avais donc envoyé le texte de la conférence, et j'étais très frappé par la vivacité, la chaleur et le caractère personnel de sa réponse. En tout cas, il était sensible à une certaine manière, qui me paraît constituer, bien au-delà de ce dont elles traitent, la singularité de ces pages. C'est de cet envoi que je peux dater la relative proximité amicale (à distance, si je puis dire, parce que nous ne nous sommes jamais revus) que Barthes m'a témoignée à plusieurs reprises les années suivantes. Le « 7 juin 69 », sur une petite carte de visite personnelle (à l'adresse de la rue Servandoni) il me dit son regret de ne pas m'avoir vu (peut-être à une séance où je m'étais annoncé sans venir) en me disant qu'il me comprend mais en ajoutant entre parenthèses (« cependant, n'investissez pas trop ailleurs). Il m'indique qu'il me fait « passer en deuxième année de 3<sup>e</sup> cycle », et me demande : « Tâchez de me faire signe en Sept. ». C'est signé : À vous, RB.*

*Le courrier suivant, sur le même papier mais à l'encre noire, est daté du « 29 août 70 », et la mention imprimée « PARIS, le » est rayée et remplacée par « Urt »<sup>31</sup>. Il m'appelle à nouveau Mon cher Guénoun, et m'indique : « Je suis très content de ce que vous me dites : content de votre agrégation, content de votre fidélité à votre travail (mais maintenant que vous êtes agrégé, vous n'avez guère besoin d'un 3<sup>e</sup> cycle ; ne vaudrait-il pas mieux mettre tout de suite le paquet sur une « grande » thèse ? De toutes manières, je suis entièrement à votre disposition et ferai ce que vous voudrez) ». Il poursuit en se disant « content de ce que vous me dites du fond<sup>32</sup> du problème : je suis tellement d'accord avec vous que je dirai que c'est exactement ce que je veux faire moi aussi (pas sur Bataille, il est vrai) ; mais c'est énorme et nous ne serons pas de trop d'au moins deux ! » et termine par : Je rentre à Paris le 15 Oct ; nous pourrons nous voir très vite alors ; faites-moi signe. Je suis très fidèlement vôtre, ». La lettre est signée de Roland Barthes, avec l'adresse rue Servandoni et un numéro de téléphone (326. 95-85). Une dernière demi-feuille est datée du 4.1.75. Il me remercie*

---

<sup>31</sup> Le 27 juillet 2011, on peut lire dans *Sud Ouest*, sous la signature d'Emmanuel Planes : « Dans les années 60, Henriette Barthes trouvait sa villa Etchetoa, à Hendaye, en bord de mer, cernée par les touristes. Elle décide de s'en débarrasser et d'acheter la maison Carboué, à Urt. C'est là qu'à partir de 1968, l'écrivain et sémiologue passera tous les étés et les vacances scolaires, lisant, écrivant, travaillant, écoutant de la musique, en toute tranquillité, et selon un emploi du temps très réglé, loin de l'agitation parisienne. » Henriette était sa mère. Plus loin, le journaliste ajoute qu'après le décès de celle-ci en 1977 : « Roland Barthes (...) ne lui a survécu que trois ans et tous deux reposent à Urt, sous la même tombe, très simple, sans fioritures. ». <https://www.sudouest.fr/2011/07/21/les-beaux-etes-de-barthes-a-urt-456739-4018.php>

<sup>32</sup> Passage au verso. Que disais-je, sur quel « fond » ?

*très brièvement pour une lettre « qui m'a intéressé et fait plaisir ». Il m'invite à lui téléphoner pour le revoir.*

*C'est tout. Mais dans mon histoire, et à propos de ce texte en particulier, cette petite correspondance a beaucoup compté.*

\*

*Voici que je reprends cette préface après une longue interruption, un an au cours duquel Jean-Luc Nancy, selon l'expression usuelle, nous a quittés. Comme l'ont fait des amis très proches : Robert Abirached, Michel Deguy. J'essaie de poursuivre le récit de quelques faits liés à ce texte, pour approcher la caractérisation de quelque chose qui a commencé avec lui, dont il est le témoin et le symptôme, et qui se poursuivra longuement après.*

*La transcription de la conférence m'a valu une autre rencontre, d'importance sur mon chemin. J'y accordais une grande place à la découverte de la pensée de Derrida, et sans doute encouragé par l'accueil que lui avait fait Barthes, il m'a semblé naturel de m'enhardir à l'envoyer à celui dont l'écrit portait une si forte trace, sans doute au cours de l'été 69. J'ai reçu de lui la réponse suivante :*

Le 20-08-69

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous dire mon accord profond. Avec la direction axiale du texte que je vous remercie de m'avoir donné à lire, avec son contenu qui m'apporte beaucoup. J'ai beaucoup admiré la sûreté avec laquelle vous définissez la tâche, dénoncez les mystifications et les précipitations épistémologiques, naviguez entre le scientisme positiviste et la théologie métaphysique. Je sens comme vous leur complicité essentielle (« parti-pris anti-scientifiques » et « relents théologiques »), et je vous suis très reconnaissant de l'avoir soulignée. Naturellement, cette navigation n'est pas facile, ni droite, ni assurée d'elle-même. L'analyse stratégique, avant chaque mouvement est sans cesse à refaire.

J'espère avoir l'occasion de vous rencontrer et de parler avec vous de votre travail. J'espère aussi que d'autres que moi-même pourront le lire et en tirer profit. J'ai l'impression que dépouillé des traits tirés pour la *circonstance* (le « ring ») il est digne, et plus que cela, d'être publié.

Puis-je garder cet exemplaire ?

Avez-vous l'occasion de venir à Paris ? Si vous le faisiez (à partir du 7 septembre), peut-être pourriez-vous me faire signe ?

Encore merci. Croyez, je vous prie, à ma très vive sympathie,

Jacques Derrida

P. S. Pardonnez-moi ce mot rapide : je suis ici dans de très mauvaises conditions, matérielles et autres... Votre texte vient de me rejoindre en ce lieu de « vacances » après un long voyage.

*Je n'ai plus dans mes archives l'original de cette lettre. Je me souviens que, dans un de ces élans du cœur dont je suis coutumier, je l'ai offert à un ami<sup>33</sup>, après avoir pris la précaution de le dactylographier, pressentant que c'était un document qui allait compter, au moins pour moi. Une correspondance assez suivie, dont j'ai conservé les originaux, est venue prolonger ce premier échange dans les mois ultérieurs. Le 23 septembre 69, Derrida m'écrit pour me dire son regret « que nous n'ayons pas parlé du texte » dans une rencontre qui venait donc d'avoir lieu. Il me dit qu'il l'avait apporté avec lui dans ce but. Il me propose que nous en reparlions en une autre occasion, me redemande l'autorisation de conserver le document. Et il ajoute : « Occasion de vous dire que j'ai été très heureux de parler avec vous – et en ces termes. À bientôt j'espère. Très amicalement, Jacques Derrida ». Je ne me rappelle rien de cette première rencontre, probablement parisienne. Manifestement, après son premier courrier ci-dessus, je n'avais pas tardé à répondre à sa proposition de nous voir. Mais je ne sais plus où cela a eu lieu, ni ce que nous nous sommes dit.*

*Derrida m'écrit plusieurs fois ensuite. En janvier 70, il me remercie de lui avoir envoyé le texte et ajoute « je suis heureux qu'il ait été publié et de l'avoir maintenant ainsi “à part”<sup>34</sup>. Je l'ai relu avec les mêmes sentiments que cet été. Je serais heureux de vous revoir si vous veniez à Paris. Avec toute mon amitié », puis signature. Le 21 février 70, il répond à un autre courrier qu'il vient de trouver à son retour d'une absence de Paris, et indique : « je ne veux pas tarder à vous assurer que j'ignore tout de ce qui semble vous avoir été rapporté. Je ne me suis jamais plaint de cette “utilisation” par vous de mon nom et ne l'ayant jamais fait, je me demande qui a pu croire l'entendre, et poussé par quel motif. Qu'entre nous, du moins, cela soit clair et certain. » Il poursuit en me disant son espoir que nous allons*

---

<sup>33</sup> Philippe de Reilhan de Carnas, me semble-t-il. Il faudrait que je lui en demande la confirmation. La feuille fatiguée de la copie dactylographiée porte en haut à droite, au crayon, la mention manuscrite DERRIDA, soulignée, qui me paraît être de la main de mon père. Mais était-ce ma maman ? Les capitales m'empêchent de trancher avec certitude. En tout cas, en haut à gauche, figure une autre mention au crayon, celle-là certainement de la main maternelle : Derrida, suivie de l'adresse postale. J'avais peut-être conservé l'enveloppe. Pourquoi ce papier a-t-il atterri dans les documents qu'elle conservait, et que j'ai dû récupérer après son décès ? Je n'en ai plus de souvenir.

<sup>34</sup> Il s'agit de l'édition citée ci-dessus, note 12, pour laquelle chaque auteur bénéficiait, comme souvent à l'époque, de « tirés à part », brochures agrafées qui contenaient sa contribution.

*nous revoir à Paris ou « à Strasbourg, puisqu'il y a, comme vous le savez, un projet de réunion pour le mois de mai. Croyez à ma vive et fidèle amitié », puis signature. Là encore, pas le moindre souvenir de ce propos plus ou moins bien intentionné que je lui avais signalé, et auquel il répondait si vivement. Quant au projet strasbourgeois qu'il évoque, il s'est concrétisé par une rencontre remarquable, avec de multiples intervenants, autour de la rhétorique, et qui a eu lieu en juin 1970. J'espère y revenir en détail en publiant le texte de mon intervention dans le cadre de ces « Écrits théoriques de jeunesse ». Mais je veux déjà signaler que, lorsque le calendrier de cette réunion, et donc de sa venue à Strasbourg, s'est précisé, il m'a proposé, avec une certaine netteté, que nous déjeunions tous deux en tête à tête. Cela a eu lieu, en effet, à Strasbourg, dans un restaurant près de l'université. Et là, je me souviens en revanche bien de l'ambiance de notre rencontre et de certains de nos propos – en particulier des siens. Au retour de ce déjeuner, je nous revois arrivant sur le parvis de la Faculté (encore dans ses anciens locaux, mais déjà à « l'Esplanade »), et rencontrant les autres participants. Plus tard, beaucoup plus tard, Philippe Lacoue-Labarthe m'a rappelé, avec cette loyauté qui ne le quittait jamais, que c'était moi qui, à cette occasion, l'avais présenté à Derrida. Je l'avais totalement oublié.*

*En tout cas, le 13 août 71, il m'écrit pour regretter de n'avoir « pas pu aller à Avignon ». Nous venions d'y présenter le premier spectacle de théâtre auquel je participais de façon professionnelle<sup>35</sup>. Et il ajoute :*

*Occasion pour moi de vous dire ceci ; j'ai beaucoup « pensé à vous » depuis notre dernière rencontre à Strasbourg, et si je ne vous ai pas écrit, c'est pour des raisons purement « mécaniques<sup>36</sup> » ...*

---

<sup>35</sup> *Playa Giron 61, Interrogatoires cubains réalisés en spectacle par Robert Gironès et Denis Guénoun*, au Parc des expositions de Champfleury, en parallèle du festival d'Avignon (le mot « off » n'était pas encore familier) en juillet 1971. Cf. D.G., *Relation*, les Cahiers de l'Égaré 1997, pp. 17 et suiv. Derrida eut d'autres occasions de marquer son active attention à mes travaux de théâtre, en venant voir *Tambours dans la nuit* de Brecht, dans une mise en scène du même R. Gironès que je secondais (Théâtre mécanique, 1974 – je revois Derrida me faisant connaître à l'entracte la mort de G. Pompidou), et encore *Le Règne Blanc*, dont j'avais écrit le texte à la demande de Gironès, et qui fut un mémorable four au Théâtre de la Cité internationale au printemps 75 (cf. <http://denisguenoun.org/2014/12/20/apres-quarante-ans-publication-de-piecregne-blanc-1974-1975/>). Derrida m'avait écrit une lettre très amicale en cette occasion, que je ne crois pas avoir conservée. Peut-être la retrouverai-je ici ou là, je tenais à conserver ses missives – mais ma vie à l'époque était agitée, et elle a pu se perdre.

<sup>36</sup> Je ne suis pas sûr de la lecture de ce mot. Les guillemets sont, comme partout ailleurs, de Derrida.

J'ai lu les actes de Cluny<sup>37</sup> – vous imaginez de quel œil. Vous savez comme je suis proche de vous. Et que j'y trouve un « soutien » – je vous le disais déjà à Strasbourg – dont j'ai grand besoin. De plus en plus, sans doute...

J'espère vous voir bientôt.

*Et il signe : « Fidèlement, votre ami, Jacques Derrida ». D'autres lettres suivent, toujours plus ou moins liées à un projet de rencontre – mais je ne suis pas sûr d'avoir beaucoup revu Derrida en d'autres circonstances que celles que je viens d'évoquer. Pour cette période, bien sûr. Nous nous sommes retrouvés plus souvent à partir des années 90, après une longue interruption due à mon changement d'activité.<sup>38</sup>*

\*

*À cette époque, j'avais autour de 23 ans. On pourrait imaginer que je me sois enivré de ce contact rapide, et à vrai dire assez profond, avec des penseurs majeurs, d'une grande célébrité, qui comptaient parmi mes principaux repères intellectuels. Mais pas vraiment. Bien sûr, j'étais fier de ces réactions. Mais tout cela me semblait normal, prévisible. J'avais une telle confiance dans mes capacités, acquise au fil de mes études et de mes activités politiques, et surtout une telle foi dans les idées que je tentais de développer, soutenues par l'ambiance intellectuelle de ces années, que je me sentais simplement engagé sur la bonne route.*

*Si je situe avec attention le contexte de l'écriture et de la réception de ce texte, c'est surtout parce qu'en le dactylographiant pour cette publication j'y ai vu apparaître, comme je l'annonçais ci-dessus, les prémices d'un changement d'état d'esprit, qui allait s'accroître au moins jusqu'au milieu des années 70, en s'accompagnant d'une assez profonde crise personnelle. Pour en esquisser le cadre, je dirai que, dans l'appréciation de ce qui s'est passé entre 1960 et 1980, deux grandes tendances s'opposent. D'un côté, une évaluation très positive, nourrissant une fidélité, voire une nostalgie à l'égard de ces temps, prolongée par de multiples tentatives de développement de ces pensées, surtout à l'étranger, aux USA et ailleurs. À cela vient s'opposer un rejet total, qui attribue à ces travaux et à leurs auteurs la responsabilité de la dégradation morale des années qui ont suivi.*

---

<sup>37</sup> À cette date, il s'agit des actes du deuxième colloque de Cluny, « Littérature et idéologies ». Voir à ce propos D.G., *Livraison et délivrance*, Belin 2009, coll. « L'Extrême contemporain » (dir. M. Deguy), en particulier pp. 5-11, ainsi que la réédition préfacée, sur ce site, de ma communication à ce colloque, « Le récit clandestin », qui paraîtra sans trop tarder, je l'espère, dans le cadre de ces « Écrits théoriques de jeunesse ».

<sup>38</sup> Cf. *Livraison et délivrance*, *op. cit.*, en particulier pp. 377 et suiv.

*Cette seconde tendance est née très tôt, avec quelques balises repérables – comme La pensée 68, de Ferry et Renault<sup>39</sup> –, mais s’est beaucoup accentuée ces derniers temps. Je me situe évidemment dans la première catégorie. Pourtant, je n’ai cessé de ressentir, et très tôt, une certaine forme de désaccord avec ce qui avait lieu : éloignement d’un cercle qui se constituait autour de Derrida (sans jamais d’animosité entre lui et moi)<sup>40</sup> ; dissentiment profond avec les réflexions de Foucault, en particulier lors de la parution de La volonté de savoir<sup>41</sup> ; et surtout, pourrais-je dire, éloignement à l’égard de la pratique même de la réflexion philosophique et théorique, avec une plongée dans le monde de la pratique théâtrale, où je trouvais mieux ma manière de m’orienter. Mais, même quant à ce nouveau contexte, il faudrait commenter une division qui est venue me séparer, très tôt, de tendances dont, par provenance, j’aurais pu paraître proche. Et puis, j’ai pu assister, à partir du grand tournant de 1980, au naufrage de certains de timoniers les plus visibles de l’époque<sup>42</sup>.*

*J’ai failli céder, moi aussi, à ces « dérives », selon le mot qui surgissait à l’époque – dans une acception, il faut le rappeler, plutôt positive<sup>43</sup>. J’espère, dans la suite de l’édition de ces écrits théoriques de jeunesse, marquer quelques étapes sur ce chemin. Et dire comment, d’une certaine façon le théâtre m’a sauvé. Pour l’heure, je donne au texte ci-après quelques notes où je tente de repérer des marques, ou des signes, de la mutation que j’évoque. La suite viendra, dans des préfaces aux écrits immédiatement ultérieurs, publiés alors ou restés inédits.*

*Printemps 2021 puis hiver 2022.*

---

<sup>39</sup> L. Ferry et A. Renault, *La pensée 68*, Gallimard 1985.

<sup>40</sup> Dans mon mémoire d’habilitation à diriger des recherches, j’avais évoqué cette prise de distance. Cf. *Relation, op. cit.* (ci-dessus note 10), pp. 39-42. Derrida, qui participait au jury, m’avait dit, eu milieu d’un concert d’éloges, et droit dans les yeux : dans ce mouvement d’écart, « eh bien vous avez peut-être eu tort ».

<sup>41</sup> Gallimard, 1976. Impression de distance qui avait commencé de se marquer pour moi à la lecture de *L’Archéologie du savoir* (1969), et plus encore de *Moi, Pierre Rivière* (1973) ou même *Surveiller et punir* (1975).

<sup>42</sup> Féminicide d’Althusser, folie de Lacan, plus tard suicides de Debord et Deleuze, anathèmes de Benny Lévy, pour ne rien dire de quelques autres engloutissements que je ne peux pas citer ici par respect pour des mémoires.

<sup>43</sup> Cf. par exemple J. F. Lyotard, *Dérives à partir de Marx et de Freud*, 10-18 1973. Le terme avait été acclimaté, au départ dans un contexte « psycho-géographique », par les situationnistes.



## SCIENCE ET SCIENTIFICITÉ SUR L'OBJET LITTÉRAIRE <sup>44</sup>

Il faut bien, pour commencer, que je cède quelque peu à l'une de ces obsédantes manies qui ont cours aujourd'hui, et que je me demande, puisque je parle, quelle fonction je reconnais à mon discours. Et le problème, croyez-moi, n'est pas simple. Si j'assignais à ce discours un rôle didactique, si je me proposais de transmettre ici un savoir, à supposer que je m'en reconnaisse la compétence, ma parole serait assujettie à une double précondition :

– premièrement, que mon objet soit effectivement constitué comme *savoir*, qu'il relève du même statut épistémologique que les disciplines auxquelles on reconnaît une fonction de connaissance, c'est-à-dire les disciplines dites scientifiques. Condition qu'il m'est impossible d'assumer, puisque c'est précisément cette identification de statut que je voudrais ici mettre en question ;

– deuxièmement, que je me sente parfaitement à l'aise avec la catégorie du *savoir*, que je reconnaisse à ce concept une signification univoque, que je n'aie aucune question à poser à « la » scientificité comme modèle de connaissance. Or, vous savez comme moi que l'époque de ces prétendues certitudes épistémologiques, qui fut sans doute toujours déjà révolue, l'est en tout cas plus que jamais et irrévocablement depuis que le citoyen Derrida nous a embouti le logos<sup>45</sup>.

Et cependant, malgré cette impossibilité radicale où je me trouve de me sentir ici assuré de mon objet, j'ai quelque scrupule à donner dans cette nouvelle tarte à la crème qu'est devenue la critique des fondements, tant est affligeant le spectacle de ces multiples scribes si habiles à dénicher sous toute parole l'équivoque d'une condition de possibilité informulée, et qui trouvent en cet entrechat, outre les joies du rond de jambe, la caution de leur totale impuissance à faire avancer du moindre pas la position des problèmes

---

<sup>44</sup> L'édition de 1969 (voir plus haut note 12), ne comprenait aucune note. Toutes celles qui apparaissent ci-dessous ont été rédigées en 2022 pour la présente publication.

<sup>45</sup> Sous le « nous », cette phrase désignait assez exactement ce qui venait de m'arriver, depuis quelques mois – et dont l'activation ici avait été sans doute accélérée par la critique de Nancy. Voir ci-dessus l'introduction.

qui nous sont pourtant posés de manière pressante. Aussi bien est-ce sur la légitimation de cette urgence que vous voudrez bien me pardonner de m'appesantir un instant.

Car, avant de nous livrer à la critique, somme toute assez facile, des tentatives récentes visant à rendre l'objet littéraire justiciable d'une approche scientifique<sup>46</sup>, nous sommes convoqués à nous poser la question que voici : qu'est-ce qui a rendu possible cette extraordinaire faveur du modèle scientifique, à quel appel répondait son utilisation si intempestive ? Nous ne nous satisferons pas, c'est bien entendu, de justifications pseudo-historiques, comme celles qui consisteraient à noter, de manière purement allusive, le prestige de la science dans notre civilisation, voire même la « réussite » spectaculaire de sciences supposées voisines, telle la linguistique. Ces références, qui peuvent avoir valeur d'indices, ne sauraient constituer à nos yeux une connaissance du mode d'apparition de la sollicitation scientifique dans le domaine qui nous préoccupe spécifiquement, pas plus qu'elles ne nous renseignent sur la situation qui a requis cette apparition, et qui en a préformé les effets.

Plutôt donc que d'en passer par là, je préfère avouer mon indigence, et reconnaître que, dans l'abord de ce problème, je m'appuie sur un de ces bons vieux slogans qui couraient il y a quelques années, et qui, sous sa forme la plus primesautière, se formulait ainsi : que la « nouvelle critique » était apparue comme l'accompagnement obligé d'une « nouvelle littérature ». On voit bien en effet que les deux ordres de discours que sont « l'œuvre littéraire » et « la critique », qui se posent volontiers comme répondant à deux finalités et à deux fonctionnements disjoints n'ont toujours manifesté que les polarisations impures de deux fonctions internes au domaine littéraire, deux fonctions solidaires dans leur attirance-répulsion, fonctions que nous dénommerons très empiriquement (et très pauvrement) *narrative* et *spéculative*, et qui ont toujours été liées, non seulement par un entrelacement de fait, mais par un rapport d'affection réciproque, chacune affectant l'autre d'une méconnaissance où elle projetait le mirage spéculaire de sa propre identité. De ce rapport, nous retiendrons pour l'heure qu'une telle économie ne pouvait rester indifférente à tout mouvement dont l'une de ses régions se trouverait ébranlée.

Précisément, dans le tracé d'une « époque », qui est certes la nôtre, mais dont il est hors de notre objet de dater l'origine, même à admettre que la procédure de datation corresponde à la visée d'un tel propos, précisément

---

<sup>46</sup> Ce sont bien mes travaux antérieurs, tout récents, que je mettais là en cause, sous l'effet de la désapprobation par J.-L. Nancy de mon article dans *La Pensée*. Cf. ci-dessus pp. 3-4 et note 11.

donc, l'expérience « littéraire » est venue à être un de ces lieux où s'éprouvait la clôture du système de nos valeurs. Clôture aussi radicale que cette systématisme elle-même, dont peu à peu, péniblement, on découvrait la logique (le logos), qui unissait sous le blason d'une commune solidarité toute la chaîne de nos gestes et de nos signes. Peu à peu, se voyait qu'aucune de ces valeurs n'avait son innocence, quel qu'en fût le masque ou le parement discursif, et le bon sens, la raison, la conscience et la vérité venaient tour à tour figurer au tableau de chasse, comme autant de figures de ce qu'on se prenait, Marx aidant, à dénommer idéologie. Ce qui importe ici, est de dire que la désignation du lieu de l'idéologie, la visée de cette clôture ne peut être tenue comme un geste neutre ou innocent. Il s'est toujours sollicité, éprouvé comme fracture, quel qu'en soit le nom, transgression, perversion, subversion. Changer la vie : il a toujours vécu-pensé que l'idéologie, la culture, était le système d'assignation au silence d'un procès dont il était solidaire. Quelles que fussent les mystifications coextensives à sa visée, il a toujours entrepris de transgresser ou de subvertir, de désigner un autre lieu impensable, de changer la vie. Il n'y a pas de lieu tranquille d'où l'on puisse penser la clôture. Il n'y a jamais ce geste de pure monstration. Il n'y a pas de lieu de la non-signifiante. Ne serait-ce que parce que les paradigmes sémiotiques sont ainsi faits qu'ils intègrent dans leur fonctionnement la place du non-signé, élément vide ou cas non marqué, qui ainsi participe de l'économie de leur toujours signifiable. Ceci aura, malgré l'apparence, sa portée dans l'ultérieur de notre débat. Je voudrais seulement ajouter, comme une preuve, qu'en littérature plus que partout ailleurs la chose est visible, où à ma connaissance, les kamikaze de notre culture ne se sont jamais réduits au pur geste d'un doigt tendu, mais nous ont toujours au contraire, peu ou prou, laissé les débris de leurs corps morcelés comme autant de pièces d'une inéluctable conviction. Et ceci est tout de même, ne croyez-vous pas, le premier et le dernier mot de cette urgence dont tout à l'heure je parlais lorsqu'on veut discourir sur la littérature sans se sentir le moindre goût pour la stratégie de la grosse bise que, si vous voulez, nous laisserons, à sa place, chez Lelouch et Henri Lefebvre<sup>47</sup>.

---

<sup>47</sup> Après avoir eu la grande faveur de nos (tout juste) aînés, le cinéma de Claude Lelouch commençait à nous apparaître comme inoffensif, trop paré de bonnes intentions, et un peu mièvre au regard des radicalités dont nous nous réclamions. Mais que venait-il faire dans ce contexte ? Évidemment étayer la dépréciation du nom de Lefebvre. Quant à celui-ci, je dois reconnaître que je l'avais très peu lu. Il était mal considéré, non seulement chez mes camarades communistes, mais chez quelques autres, passant pour droitier. Lucien Sève, qui m'avait beaucoup impressionné quelques années plus tôt, avait dénoncé son marxisme jugé peu rigoureux dans un pamphlet dont il a reconnu, plus tard, le caractère expéditif et injuste. Cf. L. Sève, *La Différence*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1960 ; *Penser avec Marx aujourd'hui*, I, *Marx et nous*, La Dispute 2004,

Bien. Comme vous êtes capables de penser – je vous connais – que ceci n’a pas de rapport très évident avec l’utilisation du modèle scientifique, je me permettrai de vous rappeler que cette crise générale des valeurs, en tant qu’elle se signifiait dans l’espace dit littéraire, était contemporaine d’autres fractures où les préséances de notre conceptualité, et la hiérarchie de nos pratiques, se voyaient passablement mises à mal. Contemporaine, dis-je, dans l’ordre de cette historicité spécifique dont le concept est appelé par le travail de Louis Althusser, et pour autant que personne ici n’ait la mauvaise grâce de me chicaner sur les dates, me permettant ainsi de vous épargner une envolée sur les gloires de la scansion différentielle. De ces fractures, auxquelles restent attachés les noms de Marx et de Freud, on sait aujourd’hui que leur effet premier fut d’opérer une décentration de la pensée par rapport à la primauté d’un sujet, qu’il fût historique, psychologique ou transcendantal. La prévalence d’une conscience présente à soi comme origine de la signification, dont Derrida a bien montré que nul n’était jamais parvenu à la fonder comme telle, mais seulement à la restituer dans la visée illusoire d’un telos ou d’une archè, se trouvait ainsi mise en cause dans l’économie d’une conceptualité différente, quelles que fussent les traces ineffaçables que cette conceptualité, travaillant sur le sol métaphysique, conservait de sa terre natale. Dépendance qu’atteste peut-être au premier chef la volonté même de penser ce décentrement sous la catégorie de *concepts*. Mais nous voici parvenus au lieu de poser notre question initiale dans des termes à nos yeux pertinents, position qui s’opère comme à la section de deux procès :

– premièrement : selon la caractéristique tout à fait fondée, me semble-t-il, qu’en ont donnée Althusser et Lacan, il se trouve que chacune de ces entreprises tentait à sa manière de déconstruire la filiation *expressive* impliquée dans les couples essence/phénomènes, ou totalité/parties. C’est dans l’illégitimation de ce rapport d’expressivité, démarche dont la première étape est nécessairement la reconnaissance d’une logique des significations conçue dans son autonomie, que se trouvait inscrite la possibilité d’une déposition du sujet.

Corrélativement, et pour des raisons qu’il ne nous appartient pas d’éclairer, la dépossession du sujet de ses prérogatives signifiantes s’est opérée, dans ce contexte, sous l’emblème de la scientificité. C’est à la visée projective d’une science que Marx et Freud ont confié la tâche, et reconnu le

---

p. 256 ; A. Cukier et I. Garo (dir.), *Avec Marx, philosophie et politique*, La Dispute 2019, pp. 144, 159. D’autres références dont j’ai le souvenir, où son autocritique sur ce point se fait plus claire encore, me manquent pour l’instant. Cf. aussi, sur ce site : « <http://denisguenoun.org/2021/05/28/lucien-seve-amitie-posthume/> ».

droit, d'opérer l'investigation d'une logique des signifiants, repoussant vers un ailleurs de méconnaissance, disons vers l'idéologie, l'illusion d'une intention significative pensable comme épurée de ses traces<sup>48</sup>. Ce lieu d'une transformation, qui dans chacune de ces tentatives ne s'est jamais pensée comme totalement advenue, et que nous proposerions pour cette raison de dénommer barbarement lieu du scientifiable, est donc en dernier ressort l'instance de réfutation d'un signifiable pré-sémiotique, tel qu'il se valide dans la hiérarchie d'expressivité. Et on pourrait ici se payer le luxe d'un paradoxe, en rappelant qu'il n'en fut pas ainsi seulement pour les sciences dites humaines, mais que d'autres, en d'autres temps, eurent aussi à recourir à la science pour se parer des effets d'un autre signifiable pur, dont l'*expression* théologique se manifestait dans l'ordre de l'univers.

– deuxièmement : pour en revenir à la littérature, on sait que la crise du système des valeurs dont je parlais plus haut ne trouvait pas son expérience décisive dans une modification dite de contenu, comme la valse des émaux contre des camées dans un immuable écrin. Si la fissuration de nos valeurs littéraires fut à ce point *formelle*, c'est bien parce qu'il était devenu évident que, quel qu'en soit le « message », l'œuvre pouvait toujours fonctionner comme justification décorative de notre culture tant qu'elle ne serait pas affectée dans ce fonctionnement même. C'est le statut de l'œuvre littéraire comme objet intégré dans un système culturel donné qui devait se trouver subverti, et c'est à lui, comme on sait, que s'en sont pris depuis un siècle tous les noms avec lesquels nous gardions encore quelque rapport. Or, c'est en grande partie sous la catégorie d'une dépendance *expressive*, par rapport au sujet (ou au champ dit de réalité) que ce statut se trouvait pensé, catégorie qui n'était au fond qu'une des figures d'une problématique de représentation où l'objet littéraire était conçu comme manifestation d'un autre-que-lui dont il serait le phénomène ou la provisoire délégation. Je crois qu'il nous faut savoir gré à *Tel Quel* de nous avoir donné à lire dans une série d'« œuvres-limites » de notre culture la mise en cause de cette assignation du littéraire au lieu d'une expressivité, et le déploiement d'un espace textuel validable par la seule logique autonome du signifiant, entreprise qui, menée

---

<sup>48</sup> Plus de cinquante ans après, ce point me paraît le plus robuste du texte, avec les considérations qui l'entourent. Or, on notera qu'à la différence d'autres passages de la conférence, il manifeste une réserve devant l'objection de Nancy, arguant que le modèle scientifique a bien été déterminant pour produire la critique des illusions « métaphysiques ». Ce qui justifiait, au moins en partie, qu'on essaie de le faire travailler sur de nouveaux objets, comme la littérature. En tout cas l'échange avec Derrida évoqué dans l'introduction (comme l'ensemble de son travail) montre qu'il avait perçu la valeur de cette mise au point. Pour sa part, malgré quelques apparences, il n'a jamais cédé à aucun parti-pris anti-scientifique.

jusqu'à son efficace majeure, ne pouvait aboutir qu'à tenter de subvertir l'outil même de cette mise en cause, à savoir ce qu'on appelle là-bas « la pensée du signe ».

Je laisserai la question dans ce suspens, comme dit l'autre, me contentant donc de désigner l'espace de cette rencontre : entre, d'une part, le lieu du scientifiable expérimenté dans notre culture comme instance de réfutation de la métaphysique expressive, et, d'autre part, la mise en question du statut de l'œuvre littéraire comme impasse où s'éprouve la clôture de la représentation. Quitte à reprendre, dans un autre discours, la délimitation de cette histoire, et quitte à constater pour l'heure que ceci nous permet au moins de rendre compte de ce que l'irruption du scientifique dans ce domaine se soit opérée d'abord (et peut-être seulement) par l'appel analogique en direction d'autres champs où le scientifiable était supposé devenu savoir, avec un grand S<sup>49</sup>.

Je ne m'excuse pas de ce long détour, comme dit encore l'autre – c'est le même – car il n'en est pas un, s'il m'a permis de vous convaincre que l'on ne peut purement et simplement prendre le parti de l'anti-scientificité sur l'objet littéraire, si l'on a quelque scrupule à pousser un contre-ut dans le concert des métaphysiciens, vocalise qui sera d'autant plus appréciée qu'elle paraîtra un peu moins bête que l'ordinaire de leur discours. Si en effet les deux procès dont j'ai parlé plus haut sont solidaires, on comprend que se soient rangés sous cet étendard tous ceux qui, prétendant attaquer les limites de la science, entendent refuser que la conscience, l'essence ou l'être soient démunis de leur préséance, de leur centration, ceux-là qui s'acharnent à confiner l'effet de texte sous la compétence d'une esthétique, ceux-là qui, en un mot, on l'Œdipe un peu traînard (je veux dire qui n'ont pas encore assassiné Bergson<sup>50</sup>). Derrida, qui a sans doute l'Œdipe très alerte, a bien su se garder d'un tel défaut, lui qui écrivait dans un texte trop peu connu (il s'agit de l'interview par Julia Kristeva dans *Informations sur les sciences sociales*, n° VII-3, 1968, pp. 147-148) : « Il faut poursuivre et consolider ce qui dans la pratique scientifique a toujours déjà commencé à excéder la clôture logocentrique ». On voit bien, il est vrai, que les métaphysiciens ne le portent pas dans leur cœur.

---

<sup>49</sup> Je le répète : cette façon de *tenir* sur la référence scientifique était une manière de ne rien concéder à un antirationalisme dont les effets avaient commencé de se manifester, et que de grands inspirateurs, Derrida bien sûr, mais même Lévinas que je connaissais encore à peine, n'avaient jamais voulu cautionner. Voir paragraphe suivant.

<sup>50</sup> Là encore, il s'agit d'un effet de manche. Je connaissais à peine Bergson, mais beaucoup mieux sa mise en question par Politzer – dont m'avait surtout ébloui la *Critique des fondements de la psychologie* (1928), rééditée depuis peu (PUF, 1967).

Me voici donc parvenu à l'abord un peu plus direct de mon objet. Et comme il est de règle dans ce genre de rodéo, j'ai dû raturer quelque peu mon projet initial, lequel prévoyait innocemment d'examiner de manière critique les tentatives scientifiques depuis Jakobson jusqu'à *Tel Quel*, en passant par les autres, ce qui aurait indubitablement conféré à notre séance le caractère d'une savante indigestion de mammoths. Et comme, vous vous en doutez, il me seyait fort peu d'être le cordon verdâtre d'une telle orgie, j'ai dû limiter mon appétit, et choisir de vous assaisonner des concepts plutôt que des bonshommes, ce qui fait de mon programme, en sa nouvelle manière, la simple tentative d'envisager successivement les tribulations des concepts d'*écart*, de *forme*, et de *texte*. Puisqu'aussi bien ces trois concepts me paraissent délimiter les champs d'investigation de trois démarches dont je voudrais essayer d'examiner les titres.

Mentionnons préalablement, pour mémoire, que l'utilisation du terme de science, pour désigner tel ou tel discours portant sur l'objet littéraire ne date bien entendu pas d'aujourd'hui, et on pourrait certes s'amuser facilement à montrer que, qu'on remonte à l'Antiquité ou à l'Humanisme, bien des disciplines se sont dénommées par ce terme. Même pour l'époque qui nous intéresse ici, et par l'effet d'une survivance grossière mais tenace, on voit encore trop souvent la qualification de « scientifique » badigeonner de multiples travaux, aux seules fins de les parer des vertus du « sérieux », du « bien documenté », de tout labeur présentant le minimum garanti de semaines passées à farfouiller dans les manuscrits originaux. Il suffit de voir avec quelle fréquence le terme « scientifique » vogue de conserve avec celui d'exactitude, pour se faire une idée, si c'est encore nécessaire, de la confusion générale des procédures qui règne dans certaines de nos institutions ; confusion qui n'exclut d'ailleurs pas que l'insistance à répéter sempiternellement telle argumentation dérisoire, pour ou contre, soit là pour attester qu'on n'y connaît de la science que ce qu'en dit Claude Bernard dans la version abrégée à l'usage des classes terminales.

C'est clair, nous nous préoccupons de démarches où la référence scientifique joue d'autres rôles que celui-là, et qui tout au contraire ont au moins cet insigne mérite de tenter de reconnaître leurs présuppositions et de définir leur objet, ce en quoi gagneraient à les imiter bien de ceux qui s'en déclarent adversaires. De cette franchise méthodologique, on trouve de multiples exemples dans les travaux, émanant de linguistes, qui essaient de penser la spécificité du littéraire par l'usage même des moyens fournis par leur discipline. La littérature est ici regardée en tant qu'elle est un

phénomène de langage, et l'analyse ne déborde jamais du ras de ce niveau linguistique. Pour notre part, nous tenons qu'une telle lecture est nécessairement solidaire de la localisation du littéraire dans un espace ouvert – et clos – par le jeu d'un *écart* du fonctionnement linguistique. Bien sûr, en choisissant de prendre pour exemple la performance qui nous fut donnée à Cluny par M. Jean-Marie Klinkenberg, je pourrai sembler questionner un texte que son air de fraîcheur printanière rend trop vulnérable à ma critique<sup>51</sup>. Je ne crois cependant pas que la lecture en soit sans intérêt : elle nous permettra de voir en un découvert particulièrement significatif, quelques présuppositions que je crois fondamentales à tout discours de ce type. Je cite donc cette argumentation, qui se développe en deux temps :

1) « L'hypothèse qui s'est jusqu'ici révélée la plus fructueuse d'un point de vue heuristique (*sic*) est de tenir le discours littéraire comme présentant un certain degré d'anormalité par rapport à un modèle théorique de l'expression linguistique, et plus généralement de la communication pure. On peut ainsi poser que la littérarité est fonction d'une série de modifications réglées des facteurs du langage. C'est l'inventaire taxinomique de ces transformations, ou métaboles, qui est l'objet de ce que nous nommons rhétorique. »

2) « Dans le cadre du code, nous pouvons observer que toutes les opérations rhétoriques reposent sur une propriété fondamentale du discours : celle d'être décomposable en unités de plus en plus petites. La théorie de la double articulation est trop connue pour que nous nous attardions davantage à cette particularité. L'inventaire de tous les découpages possibles dans le code linguistique est pour nous de première importance, puisqu'il nous permet de délimiter les domaines respectifs des quatre grandes familles que nous serons amenés à distinguer parmi les figures rhétoriques ou métaboles. »

D'où l'inventaire suivant : « Il existe donc quatre grandes figures de métaboles. Ce sont respectivement les *métaplasmes*, ou figures altérant la forme des unités signifiantes minimales que sont les mots, les *métasémèmes*, figures de

---

<sup>51</sup> J'ai déjà évoqué, dans les introductions à de précédents « Écrits théoriques de jeunesse », la gêne que j'éprouve aujourd'hui devant la manie polémique que je croyais nécessaire, selon la mode du temps, d'associer à toute prétention théorique. Transfert de manières venues du champ politique, conviction que se jouait partout une sorte de « lutte de classes dans la théorie », volonté d'imiter quelques styles magistraux – et aussi juvénilité évidente, dans un désir d'affirmer une maîtrise d'autant plus raide que ses étayages étaient partiels, fragiles, et récents. Derrida, lucide, m'avait appelé dans une de ses lettres à évacuer des traits de circonstances qu'il associait au « ring » (*cf.* l'introduction ci-dessus). Je ne l'avais pas écouté. Mais ce qui me frappe tout autant, c'est le choix des cibles : Macherey dans l'article de *La Pensée* (ci-dessus note 11), ou ici Jean-Marie Klinkenberg, que je ne connaissais ni l'un ni l'autre, ce qui ne dut pas aider à me faire des amis. J'y trouvais, très naïvement, du panache – parfois sans grand mérite, lorsque les cibles choisies n'étaient pas très connues. Mais enfin, je n'hésitais pas non plus à m'attaquer à des personnalités en vue (par exemple Kristeva, dans « À propos de l'analyse structurale des récits », *cf.* ci-dessus note 21.)

sens opérant au niveau de ces unités minimales, les *métataxes*, ou figures agissant sur le plan syntaxique et formel, et enfin les *métalogismes*, qui représentent ce que la rhétorique ancienne nommait “figures de pensée”. »<sup>52</sup>

Les critiques les plus simples que l’on peut opposer à un tel projet concernent bien évidemment les modalités mêmes de son opération. Il est clair, en effet, que, par exemple, vouloir rendre compte de la transformation qui génère le domaine littéraire à partir des unités discrètes délimitées par la communication linguistique se heurte à une double objection de principe :

– tout d’abord, cette attitude postule, sans justification aucune, que les séquences pertinentes du point de vue de la communication littéraire s’identifient aux séquences linguistiques. Or, si l’on peut bien reconnaître (à la rigueur, et c’est à mon avis une concession à l’empirisme) que cette identification est légitime dans certains cas, on sait aujourd’hui que le domaine des pertinences linguistiques ne représente qu’une des régions de l’ensemble des opérateurs de la signification littéraire, champ dont l’on peut penser que la configuration privilégiée concerne surtout les *grandes unités signifiantes du discours*<sup>53</sup>, dont l’analyse échappe à la linguistique, aussi bien sans doute pour des raisons qui tiennent au développement actuel des procédures que pour d’autres qui affectent son type de compétence. Nous en reparlerons plus bas.

– ensuite, et c’est bien plus grave, ce projet fige l’investigation linguistique à l’une de ses étapes qui est aujourd’hui, sinon révolue, tout au moins fortement sollicitée de s’intégrer dans une problématique nouvelle. On sait en effet que la délimitation des unités discrètes par la voie de la commutation paradigmatique simple, où les relations syntagmatiques sont uniquement de l’ordre des contraintes séquentielles ou des variantes combinatoires, est une démarche aujourd’hui renouvelée par la construction de paradigmes hiérarchisés, découlant de modèles syntaxiques formels, où la séquence se donne toujours comme produit ou objet d’une transformation<sup>54</sup>. Cette mutation conceptuelle aurait certainement pour conséquence, si l’on en poussait plus avant la lecture épistémologique, d’amener à repenser le concept de la séquence elle-même (à mettre en

---

<sup>52</sup> J.-M. Klinkenberg, « Éléments d’une rhétorique généralisée : les métaplasmes », in *Linguistique et littérature*, n° spécial non daté de *La Nouvelle critique*, consacré au colloque de Cluny d’avril 1968, pp. 93 et suiv.

<sup>53</sup> La référence majeure pour toute ma réflexion sur ce point était R. Barthes, « Introduction à l’analyse structurale des récits » (1966), plusieurs fois republié, par exemple dans R. Barthes, *L’Aventure sémiologique*, Points-Seuil 1991, pp. 167 et suiv.

<sup>54</sup> Cette évolution par rapport aux écrits antérieurs était le fruit de la découverte à Cluny (en avril 68) des travaux sur lesquels s’appuyaient, entre autres, J. Kristeva et le groupe *Tel Quel*.

question sa « discrétion ») et, au-delà, le concept de la différence significative pertinente, différence qui ne peut certainement plus se contenir dans l'alternative inclusion-exclusion telle qu'elle présidait aux destinées du modèle distributionnel.

De la même manière, et sans doute à titre de conséquence des mêmes présuppositions, une telle recherche incorpore dans son discours, sous sa forme la plus ancestrale, la différence entre expression et contenu, dont on veut tout de même croire qu'elle est un peu plus amochée que cela, Lacan, Derrida et d'autres lui ayant fait goûter la saveur de leurs uppercuts. M. Klinkenberg délimite en effet deux familles de figures, selon qu'elles altèrent les formes ou les sens, n'ayant pas le flair le moins du monde titillé par cette idée que les figures de sens ne sont peut-être que l'effet signifié (entendez : reconnu) de transformations dans l'ordre du signifiant.

Toutefois, si l'enjeu de notre critique se limitait à ces seules objections, la portée de ce débat serait à vrai dire tout à fait mineure. Nous serions, pour notre part, tout à fait disposé à admettre que ce genre d'inventaire puisse avoir des résultats statistiques non négligeables, et ainsi jouer le rôle d'un indice de lecture ; même quitte à oublier, pour jouer le jeu, que si les occurrences de ces altérations présentent dans les textes littéraires une fréquence relativement élevée, cela ne nous assure pas le moins du monde qu'un texte quelconque présentant une fréquence égale puisse être discriminé comme littéraire plus légitimement que n'importe quelle blague de *Paris-Flirt* où, comme vous savez, on pratique considérablement la syllepse ; et que, conséquemment, l'inventaire nous laisse le postérieur dans les jonquilles quant à la question de penser la spécificité du littéraire. Nous serions également disposé à glisser discrètement sur le fait que cette démarche ne nous propose comme délice méthodologique que les seules réjouissances de la taxinomie, laquelle a la scientificité un peu grisonnante (quoi que, vous savez, il y aurait encore des gens pour vous dire que, après tout, la botanique...)

Mais il se trouve qu'il y a le reste, sur lequel il convient d'être beaucoup plus intransigent. Car reconnaître dans le discours littéraire un certain degré d'anormalité présente ce simple inconvénient de présupposer qu'il existe quelque part un discours normal. Et comme on voit bien que cette normalité, comme toutes les autres, est toujours le mythe d'un ailleurs inconnaissable autrement que par dénégation, on prend la peine de préciser que le littéraire se différencie « par rapport à un modèle *théorique* de l'expression linguistique, et plus généralement de la communication pure ». Or, cette dernière précision me paraît clairement ressortir à la catégorie

épistémologique connue sous le nom d'entourloupette, et ceci pour deux raisons :

– premièrement, que s'il était vrai que cette discrimination soit de l'ordre du théorique, elle devrait opposer du théorique à du théorique, et que donc la spécificité du littéraire devrait être pensée théoriquement. Or, cette prétention est bien évidemment démentie par la suite de l'étude, où sont maniées des catégories reconnues et ordonnées selon des modalités si manifestement empiriques que je peux passer sans plus tarder à mon deuxième ;

– deuxièmement, donc, que l'existence d'un modèle théorique doté de titres sérieux, et qui permette de penser la normalité d'un quelconque discours a tout lieu d'être mise en question. Parce que ce modèle, pour autant qu'il ait à offrir autre chose que le psychologisme de la « communication pure » tel qu'il est à l'œuvre chez Saussure par exemple, se donne toujours comme modèle de description d'un corpus (*cf.* Jean Dubois, *Grammaire structurale du français*, tome I<sup>55</sup>), corpus dont les critères de délimitation, c'est-à-dire donc les critères de normalité, sont postulés mais non construits ; parce qu'aussi l'appel à ce corpus, en cours de description, se fait toujours par la voie d'une référence au « sentiment linguistique » dont la dénomination désigne bien ce qu'il doit à l'empirisme ; parce qu'enfin il est impossible de trouver quelque part une conceptualisation rigoureuse de la « fonction d'information », fondement de la théorie des pertinences, dont l'insertion et le statut dans le champ de l'investigation linguistique ne sont jamais pensés sans faire appel à la sacro-sainte évidence qui nous assure que roule est différent de boule, et qui voudrait nous faire croire que dans cet interstice se loge un concept.

Mais si l'on voit mal à quelle assurance théorique pourrait répondre cette normalité du discours on voit très bien, au contraire, le rôle idéologique qui lui revient. Car la normalité n'est bien entendu que le répondant fallacieusement descriptif d'une normativité qui la fonde et la requiert, et dont la fonction est de produire le système des exclusions où notre culture veut s'assurer de ses droits et se prévenir des subversions qui la menacent. Après Canguilhem et Foucault, il n'est sans doute pas nécessaire d'y insister, si ce n'est pour rappeler qu'en fait de littérature, l'anormalité se montre ici clairement comme l'opération d'une mise à l'index de toute rupture, d'assignation à un dehors, qu'il soit décoratif ou dément, de tous les discours de la déraison, par le refus de considérer que cette rupture intime est au principe de toute parole. Le mécanisme de référence à cette homogénéité, à

---

<sup>55</sup> Larousse, 1965.

cette plénitude *normale* archéo-téléologique fonctionne dès lors comme lieu d'inquisition de toute parole, toute signification qui se regarde désormais comme impure, et désormais se juge et tentera d'éjecter de son corps les membres trop voyants où s'énonce cette fissuration originaire. L'exigence de validité théorique rejoint ici la dénonciation des mythes, surannés mais coriaces, qui font l'arsenal de la répression : explorant les voies de sa propre rigueur par la visée de ses propres limites, la science découvre qu'elle subvertit<sup>56</sup>.

La chose me paraît d'autant moins négligeable qu'on voit souvent critiquer la dite *stylistique de l'écart* dans ses manifestations les plus évidentes, taxinomiques, sans pousser jusqu'à son lieu nécessaire la mise en cause du concept d'écart, de toute différence spécifique donnant la littérature comme une forme linguistique particulière. De sorte qu'on reconnaît ordinairement à la théorie des fonctions de Jakobson le mérite de se tenir à l'écart de tels déboires, ce dont je ne suis pas du tout convaincu. Comme vous le savez, Jakobson énonce six facteurs nécessaires à l'établissement de l'acte de communication : le destinataire, le destinataire, le contact, le contexte, le code le message. Il en déduit l'existence de six fonctions du discours : émotive (du destinataire), conative (du destinataire), phatique (du contact), cognitive (du contexte), métalinguistique (du code) et – voici le lièvre – poétique (du message). La finesse d'une telle analyse se remarque doublement : d'une part, elle postule que ces six fonctions, résultant des conditions de l'acte de communication, sont à l'œuvre dans tout discours, le discours poétique n'étant alors discriminé que comme celui où la fonction correspondante est dite *prédominer*. Elle évite ainsi les avatars les plus visibles d'une théorie de l'écart, pensant la virtualité poétique inhérente à toute émission linguistique. D'autre part, elle définit la fonction poétique comme « attention portée au message », ce qui atteste, outre une indéniable astuce, une capacité réelle de réponse à l'observation empirique commune, puisqu'en effet l'attention portée au message est distinguée de celle dont le code peut être l'objet, et où se marque la fonction métalinguistique. Et cependant, l'ensemble ne laisse pas de susciter des questions.

1) On voit mal tout d'abord quel est le statut linguistique de cette « attention portée à », qui désigne chaque fonction. Il ne semble pas s'agir de ce que les facteurs de l'acte de communication soient signifiés dans le message, ce qui oriente toujours peu ou prou la recherche vers la délimitation

---

<sup>56</sup> On aperçoit dans ce paragraphe que mon appétit « scientifique » était clairement adossé à une revendication, encore implicite, de mes propres anormalités. Toute la recherche de l'époque – le trait n'a fait que s'accroître ensuite – se nourrissait d'un désir affirmatif de *vivre*. Cf. *Matthieu*, Labor et Fides, 2021.

de séquences, et viendrait donc contredire l'affirmation de coprésence des fonctions dans tout énoncé. Dans cet état d'imprécision, l'attention portée au message risque trop de jouer le rôle de reliquat en un discours où les autres fonctions ne sont pas assez manifestes. D'autant que la fonction poétique est, de l'ensemble, la seule qui n'affecte pas une relation du message à un extérieur quelconque, mais un retournement du message sur lui-même, scission qui risque trop de produire, dans la mesure où le rôle d'une délégation signifiante, d'une intertextualité, n'y est pas clairement reconnu, l'image d'une toute métaphysique présence à soi du discours. Si l'on ne sait pas qui est l'acteur de cette attention portée (qui, quoi qu'il en soit, ne saurait être l'émetteur), la tentation est grande de loger là une conscience inhérente à l'énoncé qui fera le joint pour retourner la scission en son contraire et l'hypostasier en une présence.

2) Le jeu même de cette difficulté procède à mon avis des modalités par lesquelles s'opère la position des fonctions. Face à un phénomène empirique donné, on catégorise six facteurs de fonctionnement qui conditionnent l'acte de la communication. Puis sur l'un de ces facteurs, le message, produit par cette première opération, on en redouble la démarche pour délimiter six fonctions. Enfin, par une inversion familière à toute connaissance hésitante, et qu'on me permettra de caractériser comme idéaliste, on postule que les produits de cette abstraction sont les produits d'une extraction, que ces six substances étaient *dans* le message avant qu'on ne les en sorte pour les porter à la vue, et on peut désormais les tenir pour des essences dont les discours concrets ne sont que les phénomènes impurs et variables. Cette critique porte, il est vrai, moins visiblement sur Jakobson lui-même que sur ses utilisateurs. Mais il reste que, quant au fond, on substitue à un modèle de description, qui devrait pour être opérant revendiquer son statut de simulacre, l'illusion d'une lecture des essences, qui désormais vont se combiner pour déterminer le jeu des prédominances.

3) Dans cette mesure même, je ne crois pas du tout que cette construction soit pure de toute compromission avec une théorie des écarts, qui bien sûr ne peut pas être entendue ici comme une typologie des altérations du signe linguistique, mais à laquelle nous revoie cependant la seule conception d'une fonction, ou d'une essence du poétique. Il n'est pas de très grande portée de reconnaître une virtualité du poétique dans tout discours, si c'est pour en faire une virtualité de développement d'une fonction autonome, isolable, objectivable par elle-même comme une parmi d'autres des essences du langage. Dans son principe, cette attitude, faisant de la poésie une espèce de la parole, indépendante et concevable dans la

singularité de sa nature, persiste à fonder la légitimité d'une opposition symétrique de la poésie à son autre, par la raison d'une configuration fonctionnelle interne décrétée différente. Ce qui nous ramène, sous une dénomination différente, aux conditions de possibilité mêmes de toute spéculation sur la normalité. Il était cependant possible, sans doute, de faire à cette recherche un autre sort, en l'intégrant dans une perspective différente. Nous en reparlerons aussi.

Mais nous devrions nous en trouver éclairés sur le fait que la linguistique, certainement apte à déployer son investigation sur un texte littéraire en tant que celui-ci est un phénomène de langage, et à en décrire l'organisation comme configuration d'un objet plus général, ne saurait, de par la structure même de sa compétence, formaliser la spécificité de ce texte sous la catégorie d'un écart, d'une anomalie ou au mieux d'un type linguistique particuliers, ce qui nous paraît en fait et en droit irrecevable. Il y aurait sans doute lieu d'évoquer ici une direction de recherche paralinguistique qui est peut-être la seule à ne pouvoir se réduire d'aucune manière aux présuppositions que nous venons de critiquer. Il s'agit de la tentative de penser la relation qui associe les modèles formels de la syntaxe linguistique aux structures fondamentales du récit. Ce questionnement échappe à notre objection, dans la mesure même où il ne tente pas de formaliser la différence de ces deux grammaires au moyen de concepts linguistiques, mais au contraire d'en penser le rapport, voire l'isomorphisme, voire même la connaturalité, et la pensée de ce rapport devrait aboutir à réformer le concept de la syntaxe au moins autant que le concept du récit. Il ne s'agit donc pas d'une transplantation des procédures de la linguistique, mais d'une situation de l'analyse dans le lieu même de la coupure des savoirs, et de remettre en cause cette économie. Mais nous ne pouvons nous y attarder, pour de multiples raisons dont la moindre n'est pas que ces travaux sont encore désespérément embryonnaires, malgré la faveur de leurs adages, et malgré l'existence de recherches aussi imposantes que celle de Greimas qui pourtant à notre gré, à se vouloir trop radicalement sémantique, assume avec trop d'abnégation l'héritage d'une certaine époque du concept de signe où la recherche ne tient plus.

Mais nous ne serons pas quittes avec la linguistique par le seul fait de réfuter qu'elle puisse, en tant que discipline, rendre compte par le moyen de sa seule lecture de la différence spécifique qui pose le littéraire. En outre, le suspense épistémologique reste ici fort maigre puisque, nous l'avons vu, une pensée de l'écart ne peut que se référer à un type de scientificité très

rudimentaire. Le problème vient mieux à prendre corps, si j'ose dire, dès lors que la linguistique ne joue plus le rôle d'une science constituée où on s'intègre, mais du modèle d'une scientificité supposée accomplie à laquelle on va emprunter ses concepts pour penser un objet reconnu comme différent du sien. Ici s'actualise une réelle question d'ordre épistémologique : quelles sont les conditions de validité d'une déportation dite de méthode aux fins de constitution d'un objet nouveau ?

Je me permets d'insister sur cette dernière formule : le problème ne concerne pas tant l'exportation d'un concept sur un nouvel objet, où ce concept éprouverait son opérativité et serait ainsi amené à se transformer pour être intégré dans le corps de ce savoir ou à se voir rejeté comme analogie sans efficace. Car si nous admettions que la question se pose ainsi, nous présupposerions en fait que l'objet de l'investigation littéraire est déjà constitué, affecté de ses titres épistémologiques et de son mode de traitement auquel le nouveau concept aurait simplement à se confronter. Or le régime de cette transplantation doit, à priori, être pensé comme tout autre que cela, dans la mesure où l'on reconnaît (et je ne vois pas que l'on puisse échapper à cette reconnaissance) que l'objet dont il est ici question n'est pas muni d'une formation épistémologique d'ores et déjà advenue. On voit bien que s'y promènent un certain nombre de procédures empiriques, mais dans la logique de l'essai dont nous parlons l'application du traitement nouveau est chargée de constituer une science qui jusqu'alors n'a fait qu'être appelée par un certain nombre de vanités plus ou moins illusoirement opérantes.

On doit dire que de nombreux travaux postulent l'avènement de ce discours scientifique nouveau sans sembler soupçonner un instant que cette situation épistémologique insolite, ou bien invalide primitivement leur démarche (si celle-ci entend se soutenir d'un modèle de savoir constitué) ou bien requiert la position de prémisses conceptuelles neuves que, en vérité, on s'essoufflerait vainement à chercher dans les travaux en question. Il règne là, le plus souvent, une espèce de cordialité fraternelle dans les relations avec une science aguichante dont on se demande bien à quelle science effective elle a emprunté ses atours. Si vous voulez vous documenter sur pièces, je me permets de vous recommander la lecture du texte très remarquable que j'ai publié l'année dernière dans *La Pensée* ; je veux dire remarquable par le parfum d'innocence qui s'en dégage, dont j'hésite aujourd'hui à trancher si elle ressortit à une candeur tardive ou à une insurmontable niaiserie scientifique ; niaiserie dont, au demeurant, je subodore que d'aucuns penseront

après ma prestation d'aujourd'hui que je ne lui ai pas définitivement réglé son compte<sup>57</sup>.

Poser à ce déplacement conceptuel la question de ses titres n'est pas le moins du monde cautionner une autre idéologie, inverse de la précédente mais également répandue dans nos cénacles par un de ces effets de double miroir où l'idéologie s'assure de sa permanence en mettant ses joueurs dans les deux camps, condamnant les bonnes volontés à rebondir de l'un à l'autre avant de pouvoir poser au gymnase la question de son allure. L'illusion en cause est celle qui voudrait nous faire croire qu'on puisse lire la constitution et le fonctionnement d'une science dans l'autonomie absolue de son champ, sans la trace d'aucune dépendance à l'égard du contexte théorique existant. Nous ne croyons pas que cet isolationnisme des objets ait la moindre validité et ne nous offrons même pas la caution du bon sens en faisant ici exception pour le champ mathématique, car à son propos l'apparence d'une autonomie conceptuelle absolue est trop évidente pour que nous ne questionnions pas cette évidence, et tout ce qui se traîne avec elle de connotations virginales, avec la mouvance en ce discours d'un monde de purs objets idéaux. Accorder quelque crédit à ce cloisonnement intempestif revient non seulement à se priver de tout moyen d'analyser la procédure scientifique de *dénomination*, dont on voit bien aujourd'hui ce qu'elle cristallise d'un procès originellement métaphorique, mais c'est encore (et nécessairement) figer la conceptualité en l'une de ses étapes, s'interdisant à priori de penser toute remise en cause de la distribution des savoirs.

Essayant donc de nous garder tout autant d'une pratique non critiquée de l'osmose que d'un régionalisme conceptuel outrancier, nous poserons de manière tout à fait grossière que la mise à l'épreuve d'un ensemble conceptuel hors de son champ d'exercice s'opère par la voie d'une transformation réglée, non pas réglée en ceci qu'elle répondrait à la préformation d'un avant programmatique, mais en tant qu'on doit pouvoir produire le concept de son régime. Nous ne nous faisons pas d'illusion, d'ailleurs, sur le fait que cette position, si elle est peut-être un peu plus pertinente que les précédentes, a néanmoins quelque chose d'inoffensif, puisqu'elle laisse entièrement dans son à-côté toutes les questions qu'on peut et doit poser au modèle de scientificité linguistique. Comme vous savez, les linguistes, et d'autres, se font de plus en plus nombreux à vouloir aller

---

<sup>57</sup> Ces lignes confirment l'ambivalence évoquée plus haut. D'une part, j'en rajoute sur la reprise à mon compte de l'accusation de scientisme, qu'avait formulée Nancy. Expression de cette manière, de ce style (de pensée, de vie) dont Barthes me disait avoir été frappé. Mais, simultanément, par la dernière phrase, je persistais à tenir sur la validité du modèle scientifique. Mon retournement était donc moins indubitable qu'on aurait pu le croire.

regarder d'un peu plus près les fastes de ce telos structural<sup>58</sup>, et viennent à en découvrir, non seulement les limites, mais ce qu'on doit bien appeler un système d'équivoques théoriques fondamentales, sur lesquelles les shows François Châtelet à l'O.R.T.F. étaient restés d'une pieuse discrétion. Il est vrai que la chose est oubliée depuis que le même Châtelet nous a appris qui est Jacques Derrida. Si je laisse cette interrogation de côté, ce n'est pas faute d'en reconnaître l'intérêt : je ne suis pas loin de penser, au contraire, qu'elle pourrait nous convoquer à des développements d'une tout autre portée que ceux que je présente ici, puisqu'il nous faudrait penser l'articulation entre un certain nombre de vides théoriques nodaux, et une opérativité réelle des démarches, question que je crois absolument décisive. Je la laisse de côté parce que j'ai appris par ailleurs les déboires de toute entreprise de démolition si torrentielle qu'elle se croit totalisante, alors que, loin d'ébranler l'édifice, elle ne fait qu'en craqueler quelques vitres. Ce qui nous ramène à notre gymnase, pour me permettre de donner, comme suit, libre cours à mon lamentable penchant pour l'aphorisme : qu'une vitre fendue se remplace, cependant qu'un ballon percé se dégonfle. C'est promis, je ne le ferai plus.

Or donc, nous pensons pouvoir montrer que le sort de cette analogie de méthode, et la possibilité de toute conclusion sur sa validité, se jouent sur un certain avatar du concept de forme.

C'est, croyons-nous, dans la discipline dite analyse de récit que cette tentative a éprouvé ses possibilités avec le plus de cohérence. L'effet de déplacement considéré est ici de penser la structure formelle des textes narratives en formalisant des séquences de récit comme unités de signification de la communication sémiotique. Le récit est ainsi posé comme un système sémiotique autonome, doté de sa propre organisation, et dont on se propose de décrire le fonctionnement. La relation avec la linguistique s'institue sous l'effet d'une triple dépendance :

– premièrement, on postule que l'ensemble des systèmes sémiotiques sont régis par des fonctionnements formellement analogues ; que leurs structures sont homo- ou isomorphes, tout au moins à un niveau de description très général défini comme celui de la « communication ». Que, par voie de conséquence, il est possible d'en construire un modèle structural commun ; et que donc, en dernier ressort, ce modèle étant posé comme déjà

---

<sup>58</sup> Cette mise en cause me restait assez étrangère quelques mois plus tôt. Cf. ci-dessus note 54. Mais, dès la fin de ce paragraphe, je prends à nouveau mes distances à l'égard de toute entreprise liquidatrice.

formé pour le système privilégié du langage, on peut emprunter à la linguistique ses concepts et le principe de ses procédures. On voit que ceci revient à penser les deux disciplines comme deux figures épistémologiques particulières d'un champ englobant dénommé sémiologie. Cette position peut sembler rigoureuse, et pourtant elle me paraît relever d'une de ces équivoques dont je parlais tout à l'heure. En effet, la relation entre linguistique et sémiologie est ici pensée sous deux régimes distincts et en fait absolument incompatibles. D'une part, on affirme que ces deux disciplines correspondent à deux instances d'investigation spécifiques, et donc se fondent en deux champs théoriques différents. Ce qui suppose que leurs objets et leurs méthodes se différencient, même s'il est possible et nécessaire d'en penser le rapport, et surtout même si, à tel moment, le domaine de leur lecture peut sembler empiriquement « le même ». Et, par ailleurs, on exporte les concepts de la linguistique tels quels (comme ceux de pertinence, d'énoncé, de code, etc.) en reconnaissant comme variable le seul domaine de leur application. Ce qui revient à dire qu'ici la linguistique et l'analyse de récit représentent en toute rigueur *une seule et même discipline*, un seul et même objet, une théorie unique, mais appliquée à deux corpus différents. Dans un cas, la relation de la linguistique à la sémiologie requiert la pensée d'un modèle épistémologique d'articulation ; dans l'autre le rapport d'une sémiologie du langage à une sémiologie du littéraire appelle le tracé d'un simple cadastre des corpus au sein d'une même discipline. De toute façon, on court au fiasco. Parce qu'on ne peut pas penser l'articulation épistémologique entre une discipline qui existe et une autre qui n'existe pas, pas plus qu'on ne peut opérer une distribution intersémiologique des corpus entre langage et littérature, pour cette bonne raison que la littérature est du langage, et que donc, à ce niveau, le corpus est le même. Il n'est pas inutile de remarquer qu'une fois encore, ces deux parcours qui semblent inverses expriment un blanc conceptuel unique : la pensée, il faudrait dire la croyance, qu'un nouveau savoir se fonde, là où ne se trouve en fait qu'une sorte de redondance épistémologique, le redoublement d'une même théorie.

– deuxièmement, on pense que, comme le dit Roland Barthes, « tout système sémiologique se mêle de langage », qu'il n'est pas de signification qui fonctionne sans le redoublement d'une information linguistique, laquelle « en découpe les signifiants et en nomme les signifiés ». J'ai affirmé à Cluny que cette remarque ouvrait une voie féconde et inexplorée pour la recherche littéraire, et je suis aujourd'hui convaincu que c'est faux, comme d'ailleurs je crois faux à un moment donné à peu près tout ce que j'ai dit plus d'un

mois auparavant<sup>59</sup>. Penser comme je l'ai fait qu'on pouvait décrire cette relation intersémiotique (linguistico-littéraire) comme une relation intertextuelle au sein de l'espace littéraire revenait en effet à croire que l'un des termes de cette intertextualité puisse être non linguistique, et l'autre non littéraire, ce qui est tout simplement inepte.

– troisièmement, dans la mesure où le système du récit est reconnu comme sémiologiquement autonome, on remarque que l'opérateur de son fonctionnement est le langage, et que cette prise en charge doit avoir pour effet une relation des systèmes formels qui légitimerait la relation des procédures. Mais dans la mesure où cette pensée d'une sorte d'autonomie relative est tout entière subordonnée au type d'isomorphisme dont nous avons tout à l'heure critiqué le procès de reconnaissance, il est bien évident qu'elle ne saurait affermir nos certitudes. Et pourtant, ce n'est pas en ce lieu que nous entendons faire porter notre principale interrogation. Ne serait-ce que pour éviter de reprendre, même en une nouvelle manière, des réflexions d'ensemble par nous présentées à Cluny, et qui, même balourdes, nous tirent encore quelques souvenirs émus<sup>60</sup>.

Nous viserons plutôt à faire remarquer que, malgré de nombreuses pétitions de principe qui le contredisent, l'utilisation du concept de *forme* en littérature n'est pas le pur produit du déplacement des méthodes linguistiques, mais se situe plutôt à la rencontre entre ce premier fondement et un autre fort distinct, qui est l'héritage de la critique littéraire pré-structurale. C'est dans ce domaine d'intersection que ce concept fonde son paradoxal statut, ayant ainsi la latitude d'emprunter alternativement ses présuppositions implicites à l'une ou l'autre de ces deux origines. Pour ne pas en chercher trop loin un exemple, et pour vous éviter l'ennui d'une nouvelle citation, je recourrai à nouveau aux services de M. Klinkenberg, qui affirme dans le texte cité plus haut que « la distinction bien connue entre signifié et signifiant » équivaut grossièrement à celle qui oppose « la forme plastique des unités linguistiques et leur contenu sémantique ». Cette équivalence entre le signifiant et une « forme plastique » renvoie à la connotation de matérialité qui affecte la forme dans les études littéraires, en

---

<sup>59</sup> Formulation générale de la disposition que Barthes m'avait dit admirer.

<sup>60</sup> Et à nouveau, dans le tour repéré plusieurs fois ci-dessus, après la prise de distance (c'est le moins qu'on puisse dire), le refus de tout abandonner. N'empêche : cette façon de m'acharner contre ce à quoi j'avais cru me paraît dépasser, de loin, la pose juvénile. J'y vois maintenant le symptôme de ce basculement évoqué depuis le début : vers la *déconsidération* de l'ambition scientifique, et à travers elle de la rationalité, et donc du progrès, de la valeur du devenir, etc. Bien sûr, rien de cela n'était explicite : mais il me semble que le mouvement était lancé. Au fil des « Écrits théoriques de jeunesse », on le verra s'accroître dans les années qui suivront.

tant qu'elle s'oppose à un contenu idéal. Elle est, on le sait, radicalement contraire à la conceptualisation linguistique depuis Saussure, où le signifiant est pensé comme un système formel de différences, et non comme un système de positivités substantielles. Mais l'équivoque de ce double héritage est telle que M. Klinkenberg peut, comme bien d'autres, utiliser les termes mêmes de Saussure pour les investir d'une signification qui leur est opposée.

C'est qu'en effet, en littérature, la forme est moins un concept pensable dans sa spécificité que le terme d'un rapport d'exclusion où le formel s'oppose à un quelconque ailleurs tout en portant la trace du régime de cette opposition. Selon la variance apparemment paradoxale de cette relation, la forme s'oppose soit au continu d'une substance matérielle, soit au domaine idéal des contenus ; dans un cas, la forme est une sorte d'apparaître en surimposition à une matière indifférenciée, dans l'autre c'est l'articulation visible d'une signification idéale préexistante. Mais que la forme s's'institue dans une répulsion à la Matière ou à l'Idée n'apparaîtra plus du tout incohérent si l'on remarque que, l'une et l'autre fois, elle s'oppose à un continuum préformel pensé sous une catégorie substantialiste. En littérature, la forme est l'autre d'une substance qui, quel qu'en soit le matériau, lui préexiste sur le mode de ce que vous me permettrez d'appeler une sorte d'indifférence. Et je ne dirai pas la lettre<sup>61</sup>.

À première vue, on serait tenté de croire que le concept de forme fonctionne identiquement en linguistique, surtout depuis que la traditionnelle opposition forme/contenu s'est vue affectée d'un redoublement-déplacement, opéré par Hjelmslev, qui institue le couple forme/substance aussi bien au plan du contenu qu'à celui de l'expression. En ce qui concerne cette opposition, nous croyons que, malgré l'apparence, elle est l'objet et l'opérateur d'une sollicitation où les concepts initiaux ne se laissent plus contenir. Si, en effet, au niveau du signifiant, on peut, provisoirement, reconnaître une « substance » dans le matériel phonique, par exemple (mais ce sera peut-être un des nombreux mérites de l'œuvre de Derrida que d'avoir montré que le signifiant ne se laisse pas exhaustivement penser sous cette catégorie, et qu'en sorte, arrive un moment où l'opposition forme/substance doit être déconstruite) au niveau du signifié par contre, la définition psychométaphysique qui est donnée de la substance (continuum informel de l'idée) fait dès l'abord problème. Regardons ainsi travailler Christian Metz :

« Le *contenu* des films a, de son côté, lui aussi ses propriétés substantielles (c'est une chose que parler d'amour, c'en est une autre que de parler de *guerre*) et

---

<sup>61</sup> Clin d'œil à l'auditoire, à propos de l'introduction par Derrida du néologisme « différance », qui, si l'on peut dire, faisait alors grand bruit.

son organisation formelle (c'est une chose que de parler d'amour comme dans *Sissi Impératrice*, c'en est une autre que de parler d'amour comme dans *Senso*) ». Mais à ceci Metz adjoint une note : « Bien entendu, donner "l'amour" et "la guerre" comme deux thèmes distincts implique déjà une organisation rudimentaire, et donc un début de forme du contenu. Mais ceci est une autre affaire : à considérer les rapports de la forme et de la substance dans leur plus vaste extension, on s'aperçoit forcément que l'une renvoie à l'autre à l'infini, et que tout dépend du niveau d'analyse auquel on se place. Ainsi, des distinctions comme "film d'amour", "film de guerre", etc... relèveraient authentiquement de la forme du contenu pour celui qui étudierait, par exemple, la répartition thématique des films tournés dans tel pays au cours de telle période. Mais pour celui qui analyse un film donné, dont le sujet est acquis d'avance, ce sujet fonctionne comme une nappe initialement amorphe de substance du contenu, qui recevra une forme (...) en vertu du traitement propre à un cinéaste dont ce "film de guerre" est différent d'autres films de guerre. Ce traitement à son tour (si l'on convient d'appeler ainsi la succession des principales "séquences guerrières" dans le film à l'étude) livrera des instances substantielles à celui qui analyserait chacune de ces séquences pour en examiner de plus près la forme interne, etc... Mais le niveau auquel nous nous plaçons ici est celui du *film*, et non celui du *groupe de films* (...) ni non plus celui de la *partie de film*. C'est là que le sujet fonctionne comme substance du contenu, et le traitement (= contenu véritable) comme forme du contenu. »<sup>62</sup>

Dans une telle perspective, que nous croyons fondée, l'opposition forme/substance n'a d'autre valeur qu'en référence à la position stratégique d'une discipline donnée et à sa compétence de formalisation (ce qui est justice) par rapport à un objet donné. La substance n'est alors rien d'autre que ce qui n'est pas formalisé par la discipline en question, c'est-à-dire en dernier ressort ce qui n'est pas connu par elle, c'est-à-dire ce qui est hors de son champ. On le voit bien à propos du matériel phonique par exemple, lequel est bien entendu justiciable d'une formalisation à son propre niveau par des disciplines autres que la phonologie. La dénomination de substance n'est donc que la face d'exclusion d'une structure d'appropriation-expropriation par laquelle une discipline délimite sa qualification et son champ de rationalité. Ce qui revient à dire que dans ce champ lui-même, le tout de la signification doit être pensable sous des catégories formelles.

Résumons-nous. En critique littéraire, le concept de forme ne peut être pensé que dans sa relation répulsive à un autre substantiel. En sémiologie au contraire, cet ailleurs progressivement s'échappe, et la logique de l'investigation requiert que le couple métaphysique forme/substance soit

---

<sup>62</sup>Comme je l'ai indiqué, conférence ne donnait pas les références des citations. Mais, ce qui est plus surprenant, elles n'apparaissent pas plus dans la version publiée. Ici C. Metz, « Le dire et le dit au cinéma », in *Communications* n° 11, Seuil, 1968.

déconstruit et laisse place à la théorie autonome de la différence des formes. Et, conséquemment, l'analyse de récit, qui, à son corps défendant, prend place dans le lieu de section de ces deux espaces, doit à cette position le statut instable de son formalisme.

Elle lui doit donc, pour autant qu'elle se refuse à assumer sans scrupule les présuppositions qui la confindraient au rôle de justification de l'expressivité, d'avoir à choisir entre deux principes d'orientation aussi inconfortables l'un que l'autre :

– ou bien une théorie des pertinences formelles, qui par l'effet d'une sorte de malheur originaire, devra se revendiquer à la fois comme une pensée des différences et un modèle de positivité. Tant il est vrai que, d'une part, le modèle sémiologique saussurien récuse toute assomption d'un groupe quelconque de positivités substantielles, se réclamant du seul modèle des systèmes de pertinences, c'est-à-dire des écarts différentiels de signification. Qu'il est donc, à l'œuvre, la réfutation d'un type de positivité épistémologique conçue comme groupement de conceptualités homogènes, compactes, et présentes à elles-mêmes comme à la signification dans la solidarité d'un rapport immédiat. Et que cependant, d'autre part, il se formalise dans la coprésence en synchronie d'une forme, donc d'un modèle structural pensable dans une sorte de logos a-temporel, donc comme une présence à soi du concept de cette structure. La théorie des différences se réduit ici au niveau d'une instance régionale, résorbée qu'elle est dans la pensée a-différentielle d'un concept du système qui ne doit rien à son modèle opératoire, et qui est concevable dans une épistémè une et non altérée.

Entre autres choses, un tel modèle requiert sa propre fondation dans l'autonomie de son champ, sans que puisse se penser sa dépendance à l'égard des autres textes, idéologique, historique, économique ; je veux dire (mais c'est pour moi la même chose) sans que cette dépendance puisse être pensée autrement que comme le rapport associant deux disciplines distinctes, et donc deux essences d'objets isolées, rapport interstructural de deux systèmes concevables dans l'autonomie de leur nature. Que ce rapport soit simple ou complexe et médiat, il se réduit à une pensée des coupes d'essences. Ce qui est assez dire qu'il ne saurait nous satisfaire, même sans revenir sur l'imprécision, je devrais dire l'inexistence actuelle de ses procédures.

– ou bien une pensée de la différence formelle (et je ne dirai pas la lettre<sup>63</sup>) qu'on a évidemment quelque réticence à baptiser théorie, puisqu'à en suivre le tracé on s'assigne de parvenir à la déconstruction du logocentrisme, ou architecture de toute la conceptualité occidentale, dont la

---

<sup>63</sup> Cf. ci-dessus, note 61.

théorie représente une figure épistémique décisive. En toute honnêteté d'ailleurs, je préfère, lorsque je dis conceptualité occidentale, adjoindre la locution « paraît-il », car il ne me sied guère de prendre le logos à l'esbroufe, pour éviter l'imitation de ceux-là qui monnayent hâtivement Derrida pour se payer leur quart d'heure d'exotisme conceptuel, et qui financent ainsi une disposition épistémologique foncièrement humaniste, quelle que soit la vivacité de leurs trépignements sur la coupure<sup>64</sup>.

Il faudrait, c'est clair, un tout autre travail que celui-ci pour tenter d'assigner à une telle pensée un quelconque programme. Je voudrais ici me contenter de mentionner qu'elle est nécessairement convoquée à prendre appui sur une théorie du signifiant. Puisque, curieusement, le sort du concept de signe est tel qu'il fonctionne à la fois sous le régime d'une dépendance fondamentale à l'égard des catégories métaphysiques (et principalement celle d'un signifié antérieur à toute trace qui renvoie à l'homogénéité absolue de la présence à soi du concept) et que par ailleurs il ait été, depuis son élaboration saussurienne, un des agents premiers d'une sollicitation de ces mêmes catégories, allant même jusqu'à remettre en cause, dans son histoire, la dichotomie qui le fonde. Il apparaît désormais que toute théorie de la signification qui veut se distancer des soubassements métaphysiques que nous évoquions tout au début doit accorder une priorité d'investigation au champ provisoirement et stratégiquement dénommé du signifiant ; allant ainsi, comme le fait Lacan, jusqu'à refondre en une nouvelle définition

---

<sup>64</sup> Je m'arrête un instant sur ce « paraît-il ». Le fascinant processus de généralisation de la critique lancé par Derrida sous le nom, pas encore aussi répandu qu'aujourd'hui, de déconstruction, avait à l'époque dessiné une frontière autour de l'espace qu'il analysait : celui de la pensée dite « occidentale ». « Nous », jeunesse d'alors, n'avions pas abordé notre temps avec cette catégorie. Il s'agissait d'abord à nos yeux du capitalisme, et de ses productions idéologiques. En entrant dans la déconstruction derridienne, nous avons sans doute gagné en radicalité de la critique, pour quelque temps au moins, devenant capables d'interroger des couches beaucoup plus profondes de la conceptualité, et donc de la culture. Mais peut-être y avons-nous aussi beaucoup perdu. Car l'idéologie bourgeoise, avec tous ses défauts et approximations, circonscrivait un espace en tant qu'historique, cependant que la « pensée occidentale » allait vite devenir un réceptacle de toute pensée, irrévocablement prise dans les rets de « la métaphysique », et dont l'analyse, si pertinente qu'elle fût en partie, allait nous laisser démunis pour penser les alternatives et les devenirs positifs. Derrida, plus tard, s'est avisé de ce danger, en caractérisant quelques « indéconstructibles », au premier rang desquels il a inclus *la justice*. Mais la glissade était lancée vers un négativisme intégral qu'il n'a pas pu freiner (malgré des tentatives comme, en 1993, son *Spectres de Marx*). Ce n'était pas sa responsabilité personnelle. Sa probité intellectuelle et son éthique politique ne sont pas en cause : je les trouve à peu près irréprochables, et elles en remontent à bien d'autres aventures du temps. Mais, pour reprendre le mot qu'il m'adressait en le retournant, il n'est pas certain qu'en entrant dans ce qui allait devenir une liquidation, nous (lui et nous) n'ayons pas *eu tort*.

provisoire le champ du signifié, qui se voit rapporté, dans sa nature, à l'ordre des traces, lequel ouvre et institue tout sémiotisme. Lacan écrit ainsi :

« Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel de langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'être différent des autres ; (...) Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. »<sup>65</sup>

Encore faut-il rappeler que ce texte date de 1955, et porte ainsi la trace de l'illusion sur la possibilité de définir l'emploi exact du signifiant. Depuis, Lacan nous a appris à lire dans le signifiant un régime d'occurrences originellement articulées dans la répétition et le déplacement, la négation et la différence. De sorte qu'il devient impossible de penser une espèce d'être matériel ou conceptuel du signifiant, autonome, homogène, présent à soi ou à son concept, et que le délai ou le détour dans lequel il se pose déjoue déjà la validité de telles cristallisations conceptuelles. La pensée de Derrida, phase à la fois ultérieure et fondatrice de ce procès, est venue à point pour assigner à cette conceptualisation son lieu de lecture.

Résumons-nous à nouveau. L'analyse de récit, disons-nous, est ainsi invitée à choisir entre une théorie des pertinences formelles, mais nous ne parvenons pas à en comprendre le statut, et nous n'en voyons pas les procédures ; et une pensée de la différance qui certes, ne manque pas de nous séduire, mais qui nous pose deux questions :

– premièrement, que nous en voyons tout aussi peu les procédures, et que nous voyons trop, par contre, comment elle peut servir de justification à une paresse d'investigation qui n'est souvent, on l'a dit, que l'autre face d'un parti-pris antiscientifique rétrograde<sup>66</sup>. Et c'est là le spectacle navrant de toutes ces récupérations de Derrida au service de la métaphysique, par tous ceux qui contiennent la différance, soit au statut de concept, soit à celui d'une aconceptualité de l'inconnaissable, toute parfumée de relents théologiques ;

– deuxièmement, et c'est plus important, qu'à s'engager dans la voie d'une telle pensée, il faudrait bien en venir à se demander ce que devient la scientificité dont l'analyse de récit a couvert ses démarches, et par laquelle elle a justifié son opération fondatrice.

---

<sup>65</sup> J. Lacan, « La chose freudienne » (1955), in *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>66</sup> L'objection de Nancy n'avait donc pas suffi à me faire jeter à la rivière le tout de mon aspiration « scientifique ».

Ce qui devrait nous amener à un examen des arabesques qui se jouent aujourd'hui sur le concept de texte. Puisque aussi bien il semble être le lieu où tente de se penser un modèle à la fois formel et non métaphysique des défilés du signifiant. Disons-le tout net : la chose nous laisse perplexe. Le mérite indéniable des arpeges en question est d'appeler la construction du concept d'un texte généralisé, répondant à l'archi-écriture derridienne, et où prennent place l'ensemble des déplacements signifiants où s'interroge notre culture. Et cependant nous apprécions fort peu que, lorsque ce modèle se voit questionné sur ses titres sémiotiques, on réponde qu'il excède une pensée du signe toute fondée sur l'échange des valeurs, et se réclame ainsi d'une pensée des productivités textuelles, cependant que lorsqu'on quémande quelques éclaircissements sur les titres conceptuels de cette productivité, on se voit répondre que ce n'est pas une productivité concrète empiriste, mais une productivité tout entière inscrite dans le champ lectural. Le balancement est habile et séduisant, et pourtant il nous laisse sur notre faim, peut-être positiviste, de voir une démarche exposer où elle emprunte ses concepts, et comme elle pense le régime de cet emprunt<sup>67</sup>.

Cependant nous n'en ferons pas ici l'examen, pensant qu'il serait malhonnête de liquider la chose à coup de quelques formules polémiques, et que le travail important de *Tel Quel* requiert une approche beaucoup plus serrée.

Nous nous contenterons de noter que toute position de ce problème, quelle qu'en soit l'orientation, appelle de manière à notre avis impérieuse la constitution d'une théorie de la lisibilité, fondamentale si l'on entend rendre compte du statut de la signification, et que pourtant nous ne croyons trouver nulle part. Prenons pour exemple la formalisation structurale. Dans cette perspective on voit bien que<sup>68</sup>, en fait de littérature, il n'y a pas de lecture

---

<sup>67</sup> Écho des réponses abruptes qu'avaient reçues mes questions à Kristeva lors du premier colloque de Cluny, en avril 1968. Cf. les débats partiellement publiés dans les actes du colloque cités ci-dessus, note 52.

<sup>68</sup> Les lignes suivantes (jusqu'à l'avant-dernier paragraphe du texte, ci-dessous pp. 42-43) reprennent pour l'essentiel un extrait, un peu modifié, du mémoire de maîtrise soutenu quelques mois plus tôt. Cf. sur ce site : « Journal d'un curé de campagne – Problèmes d'analyse de récit », <http://denisguenoun.org/2020/08/16/bernanos-en-1968/>, pp. 36-38. Pourquoi ce recours à un état (une étape) de la réflexion dont tout le texte montre que j'étais en train de la dépasser ? Je crois me souvenir, assez précisément malgré la distance, des moments de rédaction de cette conférence. Et il me semble bien que, parvenu à ce point – et après un effort de remise en question, et de rédaction, somme toute assez considérable – j'éprouvais un peu de fatigue. Je crois bien avoir cédé à une forme de facilité, en reprenant ce développement antérieur. La fatigue probable de mes auditeurs (et de mes lecteurs, dont on n'a vu qu'ils n'étaient pas des moindres) les a sans doute empêchés de repérer cette relative incohérence. En comparant les deux états successifs de ce

scientifique. Une lecture est ce rapport à un texte que l'on se donne, et où l'on engage un certain nombre de références culturelles. Le fait que, à propos de n'importe quel texte, les nôtres empruntent beaucoup à Derrida, un peu à la linguistique et quelque chose à Lacan ne désigne rien d'autre que notre propre culture, et il faudrait se garder de l'illusion que ceci dote notre lecture d'un statut différent dans son principe de celui de toute autre lecture, mettant en jeu d'autres valeurs. Et puisque jusqu'à nouvel ordre, car il semble que ce truisme soit long à faire son chemin, on ne peut parler d'une œuvre que pour autant qu'on la lise, il faut bien en passer par là. Ceux qui prétendent parler d'un texte sans rendre compte de la médiation de leur lecture ne font que déployer une illusion. Et encore, on va le voir, le terme de médiation est ici tout à fait caduc. Sauf à ce que leur approche du texte n'y considère que tout ce qui n'est pas textuel : ses référents ou même son « tissu » linguistique, ce qui est encore une manière de le lire. Répétons-nous : il ne saurait y avoir de lecture dont le statut soit théorique. Or, pour notre part, nous définirions volontiers une structure comme suit : le concept d'un système dont les éléments sont identifiés, et dont l'organisation est décrite conséquemment à la reconnaissance d'un certain nombre de fonctions. Une telle définition doit tout, bien évidemment, à l'héritage de la linguistique structurale qui nous impose, en fait de théorie, de rejeter tout emploi du terme de structure qui ne serait que dénomination métaphorique d'organisation, de configuration etc... puisque cette définition comporte

- la reconnaissance de la structure comme un concept, c'est-à-dire une unité de signification d'un texte théorique-scientifique ;

- la reconnaissance de la priorité absolue, dans l'ordre du discours théorique, de l'analyse fonctionnelle, pour autant que ce discours se fixe pour objet (ce qui n'est pas obligatoire) de produire le concept d'une structure. Par là même, une telle démarche tombe très directement sous le coup des critiques épistémologiques que nous présentions plus haut. Mais jouons le jeu structural encore quelque temps.

Voici donc une conséquence qui mérite qu'on la mentionne : puisque notre lecture n'est pas théorique, elle n'est pas structurale, bien que le terme de structure puisse y être souvent employé avec le fonctionnement métaphorique dont nous avons parlé. Une lecture ne saurait, en ce sens, être conçue comme décrivant une structure, puisque cela voudrait dire qu'elle décrit un concept, ce qui supposerait que le texte soit fait de concepts, ce qui est faux. Mais une lecture peut produire un système. En effet, notre lecture

---

passage, on pourra voir que les phrases où je disais mon insatisfaction à l'égard de cette démarche ont été rajoutés entre la première (été 68) et la deuxième (début 69) rédactions.

se produit dans un texte, qui est un système signifiant. Ce système peut être, lui, l'objet d'une production conceptuelle qui sera (peut-être, et selon ses propriétés épistémologiques), une structure.

Mais ici se loge l'objection, et se produit la zizanie : le texte est un texte, et notre lecture fait un texte. Pourquoi le second pourrait-il être l'objet d'une production conceptuelle, et pas le premier ? En effet, tout notre développement revient à dire : il ne peut y avoir de lecture théorique, mais il peut y avoir une théorie de la lecture. Pourquoi peut-on faire la théorie de ce texte où se lit notre lecture, et pas de cet autre texte qu'est « le » texte « lui-même » ?

En présence de ces deux textes, on peut dès l'abord faire cette remarque empirique : nous avons dit que le second (lecture) investit dans le premier un ensemble de références culturelles. Cette réceptibilité culturelle de « l'œuvre », qui lui permet d'être le support de lectures successives, la différencie déjà, *dans le procès de lecture*, du discours où se produit la lecture qui, lui, transmet des informations de manière relativement univoque, dans la situation culturelle où il se produit, alors que l'œuvre donne déjà (toujours-déjà) le spectacle des lectures successives qu'elle a suscitées. Notons que, de ce point de vue, il n'est pas exclu que telle lecture, le Rousseau de Derrida par exemple, puisse elle-même se voir conférer cette propriété de réception, et donc devenir le texte premier du procès que nous avons décrit.

Dans cette mesure, il devient parfaitement illégitime d'affirmer que, quant à la répartition fonctionnelle de cet espace, la lecture puisse être caractérisée comme texte. Il vaut mieux dire, à notre sens, que la lecture produit un discours, qu'elle se produit en un discours. En conséquence, faisant la théorie de la lecture, nous n'entendons pas faire la théorie de l'organisation formelle de ce discours, mais la théorie de cet au-delà de lui-même qu'il vise sans le contenir ; de ces oppositions significatives, de ces valeurs qu'il décrypte dans l'œuvre ; de ce « » qui est un rapport à l'œuvre-texte, et en rapport à la lecture-discours, c'est-à-dire qui est en définitive une fonction intertextuelle associant ce discours qu'est l'œuvre à cet autre discours où la lecture s'énonce. C'est dans cet espace d'intertextualité que doivent à notre sens s'établir les concepts de lecture et de texte. Mais on voit bien, par là même, que dans l'ordre logique cette production est insoutenable, puisque les termes texte et lecture sont déjà contenus dans la délimitation de cet espace. Et que donc, par son procès même, cette démarche invalide le rapport à la scientificité dont elle voulait se soutenir.

Ce qui est assez dire que, dans l'état actuel des choses, je ne vois pas les chances d'une théorie qui se penserait comme systématisation totalisante de ses opérations. Il m'est impossible, et sans doute n'est-ce pas souhaitable, de vous convoquer à l'exposition des vertiges épistémologiques où cette simple remarque me plonge. J'ajouterai simplement, pour ne pas limiter cette visée au seul champ de la sémiologie, et donc pour ne pas, si j'ose dire, confiner ma conclusion au champ du signe, qu'il nous faut aujourd'hui, pour des raisons qui ne sont pas simplement théoriques, une pensée de la scission de nos gestes, de la fracture de nos pratiques, une pensée de la différence. Et je puis bien pour finir, prononcer cette lettre inaudible, c'est un a, mais je sais bien que, retournant contre son silence l'ironie de votre logique, vous l'aviez très bien entendu.

13 février 1969

*N.B. La manière légiférante de ce texte ne laisse pas de nous irriter aujourd'hui, d'autant que, comme c'était prévisible, sa présupposition essentielle (la validité de l'opposition science/métaphysique) nous laisse désormais fort perplexé. Nous avons tenu cependant à n'en pas modifier un seul mot : le ridicule de cette auto-dénonciation périodique nous paraît préférable, au fond, à la dérisoire prestance des détenteurs de la vérité. (Décembre 1969).*